

A black and white photograph capturing the moment of champagne being poured. A bottle's neck is visible in the upper left, with a stream of liquid cascading into a tall, slender flute glass. The liquid is in motion, creating a dynamic splash. To the right, another identical glass stands, partially filled with a dark liquid, likely the same champagne, showing some bubbles. The background is a solid, deep black, which makes the clear glass and the white foam of the liquid stand out. The overall mood is elegant and celebratory.

La Nouvelle

numéro 01 - janvier 2023

Dans le noir



En avant !

Je n'irai pas jusqu'à dire que je me sens devant un nouveau-né ; je préfère mes enfants et petits-enfants à un magazine, surtout quand je n'en suis pas le seul père. Mais quand même, nous voici arrivés à la fin d'un long processus mûri dans nos cervelles.

Je ne chanterai pas non plus la mauvaise santé de la nouvelle et la promesse que notre petite équipe va la sauver. À voir le nombre de visiteurs du site, de commentaires donnés en aparté et d'acteurs recensés dans l'annuaire, je pense qu'autant de monde pour une moribonde témoigne de sa vie bien remplie et ses nombreux amis.

Alors que dire de plus et d'original ? Réponse : rien.

Trinquons entre amis à cette nouvelle aventure. Profitez du premier numéro qui fédère des textes autour du thème : **Dans le noir**. Le sujet vous a visiblement inspirés puisque nous avons reçu des œuvres abordant la nuit, les salles de spectacle, la cécité, la noirceur des âmes et bien d'autres aspects auxquels nous ne songions pas ! Quelques mots vous expliquent pourquoi ces textes nous ont charmés.

Dans les autres pages, vous lirez une définition succincte de la nouvelle, vous rencontrerez des auteurs croisés ici et là.

Enfin, je suis fier d'avoir inscrit notre prochain concours trimestriel dans le cadre de l'opération annuelle *Dis-moi dix mots*. Le sujet est dans une formule résumée :

choisir un des dix mots de l'opération
et titrer votre nouvelle de 10 à 15 000 signes.

Les dix meilleurs textes au goût du jury paraîtront dans le numéro qui sortira le lundi 27 mars.

Les règles détaillées sont présentées sur le site de La Nouve, vous avez jusqu'au 26 février pour nous adresser vos œuvres.

Merci à ceux qui se sont déjà emparés du thème et nous ont adressé les premières œuvres.

Jean-Patrick Beaufreton

Pour vous repérer en feuilletant le magazine, le titre des nouvelles est présenté sur fond bleu clair et encadré de bleu foncé. Celui des articles est en noir sur fond blanc, sans encadrement.

Publication de l'Association *La Piterne*
Directeur de publication : Jean-Patrick Beaufreton
Illustrations issues de Pixabay.com
ISSN : en cours

SOMMAIRE

La nouvelle, quoi, comment ?.....	3
Bernard Loesel.....	5
Un partage familial.....	5
Question de ponctuation.....	8
La couleur des souvenirs.....	11
Le regard de tes mains.....	13
Questions à Guy Coda.....	15
Dans la nuit noire.....	16
Rencontre inopinée.....	19
La Nouve, le site.....	21
La visière gothique.....	21
Le Creux de la Litorne.....	25
Rapport de jury.....	28
Le cordon.....	29
Une toile dans une nuit.....	31
Pépites de lecture.....	34
Revue gratuites en ligne.....	34
Concours de La Nouve.....	34

Débuter en bonne humeur

La Piterne a fouiné en quête des autres *Nouvelles*. À ce jour, nous avons trouvé une société immobilière dans le Rhône, une entreprise d'hébergement et restauration à la Martinique et « un complément vitaminique riche en minéraux et en acides aminés essentiels pour la santé des cheveux. Il stimule la pousse des cheveux et améliore la structure de la peau et des ongles. »

Ça nous correspond : pour préparer le magazine, on s'arrache les cheveux et on se ronge les ongles. Donc on aurait grand besoin de cette *Nouve* venue du Brésil !



La nouvelle, quoi, comment ?

En se lançant dans l'aventure *La Nouve*, consacrée à la nouvelle, la question inévitable qui se pose est de définir la « chose ». Les recherches, les lectures, les discussions fixent des horizons, qui comme ceux de la nature, varient dès qu'on s'en approche. Une définition physique voisine avec une intellectuelle, variant sur la forme et le fond.

Sans apporter une réponse définitive, contentons-nous d'une approche et d'une esquisse de méthode.

Balise de chiffres

Dès que la nouvelle est évoquée, Maupassant est appelée à la rescousse : le maître français du genre. Plutôt qu'analyser toutes ses œuvres et en mesurer la taille ; nous avons opté pour deux recueils et compter le nombre de caractères espaces comprises. Humes disait : « La statistique est la forme mathématique de l'erreur » ; nos conclusions sont donc contestables, mais permettent une rapide évaluation.

Roxane Dambre sépare les récits courts en quatre catégories : « Moins de 500 mots : il s'agit d'une micro-nouvelle, de 500 à 1 000 mots : c'est une courte nouvelle ; de 1 000 à 10 000 mots : c'est une nouvelle classique. La novella, ou roman court pèse entre 10 000 et 40 000 mots. »

Le recueil *La maison Tellier* contient 9 nouvelles, celui de *Horla* en compte 13, dans la présentation accessible sur ebooksgratuits.com. La moyenne se situe à 3 720 mots, allant de 9 750 (*La maison Tellier*) à 1 650 (*Au bois*). L'évaluation de Roxane Dambre avec son éventail de la nouvelle classique se confirme. En affinant le regard, 9 nouvelles dépassent la moyenne et 14 se tiennent en deçà ; quant à la médiane, elle réunit 2350 mots (la 12e puisque 11 la précèdent et 11 la suivent).

En gardant le principe de diviser les caractères par 6 pour obtenir leur nombre de mots, notre concours de 10 à 15 000 signes (1 650 à 2 500 mots) tient la route.

Le fond ou la forme

Sur ce point, des clivages apparaissent. *Alloprof* définit la nouvelle comme « un bref récit fictif qui fait appel à la réalité et qui, la plupart du temps, ne comporte pas de situation finale. Généralement, elle se termine avec un dénouement inattendu qu'on appelle *la chute*. Comme il s'agit d'un court récit, la nouvelle littéraire comporte peu de personnages, peu d'actions et peu de lieux. L'action est souvent menée par un seul personnage. »

En ce qui concerne la réalité, la définition oublie bien des contenus : fantastique, historique, poétique, policier, romantique, féérique. La taille n'influe pas sur le fond, comme semble le laisser entendre le site pédagogique.

À l'absence de situation finale, Elizabeth Lord préfère dans *le Pigeon décoiffé* : « un retournement de situation, qui viendra déstabiliser ou marquer le lecteur. »

De même *Maxicours* estime que « la nouvelle forme un tout, un ensemble clos », dont la chute « oblige à relire le texte en l'interprétant différemment. »

Librinova distingue la nouvelle des contes et des fables : « Contrairement à la fable, elle n'implique pas d'enseignement ou de morale. » La nuance n'est pas systématique, la chute montre parfois quel aurait été le bon comportement ou corrige quelques troubles traversés ; la morale y pointe le bout de son nez.

On est bien avancé !

De ces distinctions, rien ne sort de précis.

Déjà en 1903 *Le Larousse illustré* résumait le problème : « Entre le roman et le conte, la nouvelle tient le milieu, plus étendue que celui-ci, plus courte que celui-là et ne comportant pas le même développement ni pour l'action ni pour l'étude de mœurs ou de caractères. »

Le seul point d'accord est donc la brièveté et le nombre limité de personnages, de lieux ou d'actions, voire un seul dans chaque catégorie.

Reste à trouver une méthode pour en écrire. Pas implacable, du moins pratique, un point de repère d'où partir et créer des récits plaisants.

Nombre des sites fournissent des vérités professorales, des *y'a-qu'à* et des *faut-qu'on*, sans conseils concrets. *Ficelles d'auteur* ose : « Commencez par construire un plan classique, de type : situation initiale, élément déclencheur, obstacles et revirements de situation, dénouement, puis situation finale. Cette structure fonctionne généralement. »

Maxicours rappelle que certains auteurs préfèrent s'intéresser à une « tranche de vie » de leur personnage central. Dans ce cas, la nouvelle reste descriptive et le lecteur plonge dans l'intimité du héros. L'action devient anodine, voire secondaire.

Nous approuvons ces deux points de vue, en ajoutant quelques astuces inspirées par *Monbestseller* :

- dès la situation initiale, immergez le lecteur dans une position sans qu'il ait toutes les clés pour comprendre, ouvrez par l'action brute plutôt qu'une description ;
- votre élément déclencheur créera une anomalie, une rupture dans l'ordre établi ;
- en obstacles : faites basculer le lecteur dans une interrogation, les indices apparaissent progressivement.

Quant à la chute, la définition de *l'Échangeoir d'écriture* semble pertinente : une fin marquante, surprenante, qui déconcerte tout en clôturant fermement le récit.

Cet article bref, incomplet par nature, aidera peut-être les candidats aux concours, car à côté des récits agréables à lire, nous avons reçu des divagations étonnantes. Normal, puisqu'il s'agissait de la première épreuve, tant pour les auteurs que pour les jurés !

Bernard Loesel

Notre invité s'est prêté à l'exercice d'offrir une de ses nouvelles entrant dans le thème du concours.

Avant de la présenter, laissons-les vous livrer, la pipe et le sourire aux lèvres, ses us et coutumes en matière de récits courts.



Auteur dans ma vie professionnelle d'une dizaine d'ouvrages pédagogiques faisant la part belle à la créativité et tous inscrits au catalogue du Centre National de Documentation Pédagogique, j'ai depuis fait paraître chez plusieurs éditeurs quinze autres titres, pour l'essentiel des recueils de nouvelles. Douze ont pour cadre la Normandie, mon pays d'adoption ; à l'occasion, sachez que je suis originaire de Lorraine, mais j'ai trouvé là mon Havre après quelques années de pérégrinations qui m'ont mené du Maroc aux Antilles.

Si certains de mes ouvrages, dans un éventail aux horizons larges, relèvent de genres aussi différents que le fantastique, l'humour ou, pour l'un d'entre eux, l'érotisme, le genre dramatique y est représenté en grande majorité. Ainsi s'inscrit dans cette veine mon dernier-né *Morts en stock*.

Enfin, j'ai procédé à l'adaptation pour le théâtre de divers extraits de certaines nouvelles. Cette activité m'a permis d'amorcer, en compagnie de quelques amis écrivains, une nouvelle carrière d'acteur, qui s'avère prometteuse si l'on en croit le succès des représentations de mes adaptations...

Une rencontre sans manières

La Piterne a croisé Bernard Loesel au hasard d'un salon où l'auteur présentait ses ouvrages ; en entendant le mot « nouvelles », il a ouvert grand ses oreilles et confié son intérêt pour le projet de l'association :

— Des nouvelles, j'en écris et j'en ai publié !

Rendez-vous fut pris pour un entretien et Bernard nous attendait avec une histoire *ben d'cheux nous* qu'il conservait dans ses réserves. Au sortir, l'accueil de l'auteur normand comme l'invité du premier numéro n'était plus une envie, mais une évidence.

L'aventure vous tente aussi ? Banco, on la partage !

Un partage familial

Lorsque Jean Ladiré débarqua fin novembre en gare de Bréauté, enfin démobilisé après toutes ces années d'horreur, il ne ressentait rien de ce qui l'avait si longtemps soutenu dans l'enfer des tranchées. Son esprit était encore là-bas avec les autres, dans la boue de la Somme. Il l'avait pourtant si souvent rêvé, ce retour au pays, tellement intensément qu'il en était peu à peu devenu comme une obsession protectrice, un talisman contre le mauvais sort. Tant que les images d'Auberville restaient vivantes en lui, rien ne pouvait lui arriver, il en était sûr. L'idée était absurde évidemment, enfantine, il s'en rendait compte. Il n'aurait eu garde de l'avouer aux copains. Mais ce sentiment-là n'était pas qu'une idée. C'était une sensation bien réelle, comme... une évidence charnelle, il n'aurait su dire autrement. Presque tous, là-bas, se raccrochaient à des souvenirs de femme, de fiancée, de mère. Celui de la Sidonie ne le visitait que rarement. Elle faisait simplement partie du paysage, et lorsqu'il lui arrivait de penser à elle autrement, c'était la femelle qui lui apparaissait, plus docile qu'ardente à l'amour, qui s'abandonnait à son désir à lui plus qu'à son plaisir à elle. Il ne lui avait jamais demandé autre chose. Il n'entraît dans leurs rapports aucune sentimentalité, et ce n'étaient certes ni l'éloignement ni les circonstances qui y avaient changé quoi que ce soit. Non qu'il fût inaccessible à l'émotion, mais l'émotion, c'était le champ de derrière chez Lavenu qui l'éveillait en lui, où il avait pour la première fois à pas douze ans, mené Trompette tout jeune encore attelé à la herse, c'était la rentrée des vaches à l'étable, à la brune, par des temps comme celui-ci, le voiturage sous la pluie des betteraves à la sucrerie de Colleville. Un monde plein, solide, rassurant, ni gai, ni triste, mais où tout avait sa juste place et les femmes la leur.

Le quai de la gare était désert à présent. Le dernier voyageur venait de s'engouffrer dans un taxi hors d'âge qui l'avait fait attendre une bonne demi-heure. La carriole n'arrivait toujours pas. Quel âge pouvait avoir Trompette aujourd'hui, s'il était encore de ce monde ? Il l'avait quitté dans la force de l'âge, mais qui pouvait dire dans quel état il se trouvait maintenant... La vieillesse pour un cheval, c'était quoi, vingt ans ? Son image lui revint, et avec elle celle de la Sidonie, qui l'avait conduit dans cette même gare quatre ans auparavant, pour un départ qui ne devait durer que quelques mois à ce qu'on disait. On dit beaucoup de choses quand on ne sait pas, c'est même à cela, il avait payé pour l'apprendre, qu'on reconnaissait l'ignorance. Pour la première fois, à son propre étonnement, Jean Ladiré se surprit à penser à ce qu'avait pu être la vie

de sa femme auprès du père pendant tout ce temps. Pensée vague qui ne s'attardait pas aux travaux de la ferme. À deux pour suffire à tout, il savait bien qu'ils avaient dû être rudes, mais quoi, à côté de ce qu'il avait connu... Non, c'étaient les images de leur quotidien intime qui lui venaient, le café du matin à la table de la cuisine dans un face-à-face calme et silencieux, le tic tac de l'horloge au-dessus du buffet, qui rythmait un temps immuable, l'épluchage des légumes pour la soupe du soir (le vieux prêtait-il la main à sa bru comme il le faisait parfois avec la mère ?), lui en train de lire un vieux numéro de l'almanach sous la lampe pendant qu'elle faisait la vaisselle, tous ces moments de rien qui font que la vie va et s'écoule lente et close.

Le bruit de la carriole qui arrivait enfin interrompit sa rêverie. Il se leva et franchit le portillon du quai. Le père était là, qui descendait du marchepied. Ils s'avancèrent tous deux et s'étreignirent gauchement, peu habitués qu'ils étaient l'un comme l'autre aux démonstrations d'affection.

— Alors, comme ça, te revoilà, gars... ça va-t-y ? Le voyage... ?

— Normal... on a dû attendre cinq heures en gare, vers Serqueux, un train déraillé à ce qu'ils ont dit... les voies qui ont cédé... Ce ne sera pas la dernière, après tous ces bombardements...

— C'est comme ça, soupira le vieux, il faudra du temps avant qu'ils remettent tout en état...

Puis, parce qu'on venait d'évoquer la guerre, il crut bon d'ajouter après un moment d'hésitation :

— Et... et là-bas... ça a été ?

Jean haussa les épaules.

— Oh là-bas... dit-il.

À quoi bon parler de là-bas ? Comme s'ils pouvaient comprendre, ceux de l'arrière. Lui-même d'ailleurs ne savait plus très bien ce qu'il aurait pu en dire, par où commencer. Il flatta l'encolure de Trompette (c'était bien lui) et ils montèrent dans la carriole.

Ils trottaient depuis une demi-heure à présent. Les retrouvailles les avaient secoués l'un et l'autre, bien sûr, mais pour ce qui était d'exprimer leurs sentiments... On était entre hommes, n'est-ce pas, et il y a des choses qui ne se disent pas entre hommes. Jean s'était enquis du train de la ferme, de l'avancée des labours, de l'état des bâtiments. Le vieux avait répondu comme il le pouvait, trop habitué à ces questions-là pour ne pas sentir tout ce qu'elles avaient d'artificiallement banal pour un retour qui aurait dû... il n'aurait su comment exprimer la chose... qui aurait dû... Les mots à dire ne venaient décidément pas. Bientôt ils n'avaient ni l'un ni l'autre plus trop su qu'ajouter et leur maigre conversation s'était éteinte d'elle-même. On n'est déjà pas trop causant par chez nous, alors quand la pudeur s'ajoute...

La nuit était tombée alors qu'ils abordaient l'embranchement de Goderville et ils s'étaient arrêtés pour allumer les falots. Ils allaient à présent, toujours silencieux, à leur lueur dansante, au rythme du cheval dont seul le pas régulier sur le pavé brisait la paix nocturne. Le martèlement des sabots apaisait Jean. Il entrevoyait par instants, sous la lune qui luisait à travers une déchirure de nuages noirs, des paysages qui lui semblaient familiers sans qu'il fût bien sûr de les reconnaître vraiment. Ce pré qui montait jusqu'à la lisière d'un bois sombre, était-ce bien celui des Martel de Bornambusc ? La silhouette de cet arbre, au beau milieu d'un champ que l'ombre engloutissait, celui du chêne de la ferme Cottard ? C'était drôle : il avait quatre années durant vécu de ces images et elles lui apparaissaient à présent incertaines, comme étrangères, sans que cela l'émût. Le père n'avait pas dit mot depuis les quelques nouvelles échangées au départ, mais c'était là son caractère, et de le retrouver tel qu'il l'avait toujours connu avait aussi quelque chose d'apaisant. On venait de passer Goderville quand le vieux, pourtant, rompit le silence, d'une voix qui n'était pas plus naturelle que le raclement de gorge qui l'avait précédé :

— Faut que je te dise, mon gars, avant qu'on arrive...

Qu'est-ce qu'il avait bien à lui dire avant qu'on arrive ? Il lui jeta un regard interrogateur :

— Quoi ?

— Ben... c'est qu'avec tout ce chambard-là... tu vas trouver du changement à la ferme...

Il marqua une pause, l'air embarrassé, reprit :

— La Sidonie, vois-tu...

— Quoi, la Sidonie ? Il ne questionnait pas, attendait, plus perplexe qu'inquiet, une suite qui avait l'air d'avoir du mal à sortir. Elle vint tout à trac, comme si le vieux se libérait d'un coup :

— Ben... c'est qu'elle est bien grosse de six mois, à c't'heure, la mâtine...

Il aurait dû sursauter, interroger, marquer au moins sa surprise. Il se rendit compte qu'il attendait simplement que le père lui explique. Il ne ressentait rien de particulier.

Le vieux ajouta brusquement, comme si une pensée soudaine lui traversait l'esprit :

— Va pas croire, elle a pas fauté... Je l'aurais pas laissé traîner tu sais bien...

— Pas fauté, hein ?

— Prends-le pas comme ça, fils... C'est pour dire qu'elle a pas couru le mâle...

C'était d'autant plus vraisemblable qu'ils ne devaient pas courir non plus les rues du village, les mâles d'Auber ville. Ne restaient que les vieux par ces temps de malheur.

— Alors ?

— Alors... alors tu comprends, ça finissait par me démanger, moi, à la voir là qui remplaçait ta mère. Je me suis dit comme ça : « Tant qu'à la remplacer... » D'autant

qu'on n'en voyait pas le bout, à votre foutue guerre ! Alors en mai, vois-tu, on s'est arrangé. Si j'avais su que tout ça se terminerait si tôt...



Si tôt ! Il en avait de bonnes, le père ! Et Jean avait bizarrement l'impression que cette phrase-là le touchait plus profond que ce qu'il venait de lui avouer. Si tôt...

Maintenant qu'il avait réussi à sortir ce qu'il avait sur l'estomac, le bonhomme semblait reprendre de l'assurance, et c'est sur le ton de celui qui est décidé à crever l'abcès une fois pour toutes qu'il poursuit en homme pratique :

— Pour sûr on a nos petites habitudes, la Sidonie et moi, mais si tu veux tu la reprends, comme de juste.

Jean ne dit rien tout d'abord, mais son silence, cette fois, ne marquait pas la gêne. Les sourcils froncés il réfléchissait simplement, s'efforçant d'évaluer la situation. Évidemment qu'il allait la reprendre, la Sidonie, mais pour le père... Il avait l'impression qu'il aurait été injuste de priver son géniteur d'un accommodement de ménage qui au fond lui paraissait naturel vu les circonstances.

Ce fut tout de même sur un ton un peu emprunté qu'il finit par parler :

— Ben... maintenant que c'est fait... on peut toujours s'arranger, pas ?

— P't'êt' ben, mon gars, p't'êt' ben..., répondit le vieux.

Ainsi l'affaire était réglée, pensa Jean. Il en éprouvait plus que du soulagement : une sorte de satisfaction, comme en éprouve celui qui est venu à bout d'une situation qui s'annonçait épineuse. Une pensée soudaine, pourtant, traversa son esprit :

— Et pour le besot ?

— Quoi pour le besot ?

— Ce qu'on va dire...

— Laisse dire... on n'aura pas tant que ça à en dire... Si tu crois que ce sera le premier fait en famille au village...

On arrivait à la ferme où la Sidonie les attendait devant l'entrée, sa silhouette alourdie se découpant sur le rec-

tangle jaune de la fenêtre, le visage mangé d'ombre. Jean déposa sa musette sur le seuil, ouvrit gauchement les bras. Elle se laissa placidement embrasser, puis, comme c'était tout de même gênant ces effusions-là, se dégagea bientôt doucement de son étreinte. Pour la première fois ils se regardèrent. Elle baissa les yeux, il haussa les épaules et ils suivirent le père qui était entré sans attendre. La porte se referma sur la chaleur du foyer retrouvé.



Bibliographie de Bernard LOESEL

Aux éditions Charles Corlet, recueils de nouvelles

- Contes cruels de Normandie (2010)
- Histoires fantastiques du pays normand (2012)
- Monstres et merveilles, histoires normandes (2013)
- Chroniques scandaleuses de Normandie (2016)

Aux éditions Gros Textes

- Manuel du parfait savoir-rompre (2009)
- Du bon usage de la lettre anonyme (2014)

Aux éditions Fortuna

- Mon mec mode d'emploi (2010)

Aux éditions L'écho des vagues, en collaboration avec Joseph Delaunay

- Yport en rit encore ! – tome 1- (2017)
- Yport en rit encore ! – tome 2- (2018)

Aux éditions Ex Æquo

- Le Facteur de la mort (2020)
- Désirs toxiques (2020)

Aux éditions Prem'edit

- Morts en stock (2021)

Dans la collection Caux Caen Stock, en collaboration avec la photographe Sylvie Cressant, deux ouvrages humoristiques :

- Ça n'tourne point rond dans nos ronds points (2016)
- Vernis(pas)sages au musée des Beaux-Arts de Rouen (2017)

Recueil de poésies pour enfants

- Normandie buissonnière (2014)

Au théâtre

- Yport en rit encore, saynètes normandes (2020)
- Les Zinzins, spectacle musical monté et joué en collaboration avec Laura Paillette, musicienne compositrice, et Daniel Devaux et Jean-François Rottier, romanciers. (2021)

Question de ponctuation

Quand la faim l'extirpa enfin de son lit, il faisait déjà nuit. Il était donc resté prostré dans sa chambre toute la journée, allongé à ne rien faire. Il se rappela avoir entendu sa mère frapper à sa porte, doucement, plusieurs fois. Il n'avait pas répondu, il n'avait pas eu la force. Puis, elle était partie, trop respectueuse de son silence. Désormais, seuls ses besoins primaires motivaient son corps à se mouvoir : manger et boire. Dormir, il le faisait le plus clair de son temps.

Il lut la note laissée par sa mère. Ils sortaient ce soir ; le dîner était dans le micro-ondes, prêt à être réchauffé, qu'il ne les attende pas. Il se sentit seul. Tout était silencieux à la maison. L'obscurité était tombée. Peut-être que s'il y avait eu quelqu'un, il n'aurait pas ces idées noires... S'il y avait eu quelqu'un, il aurait dû continuer à faire semblant que tout allait bien. Encore. Ou peut-être qu'il se serait écroulé et qu'il aurait tout déballé. Avec des « si », on peut refaire le monde : le fait était qu'il n'y avait personne. Il était seul et le serait jusqu'au bout de la nuit...

Il ne prit pas la peine de faire réchauffer son repas et mangea debout hâtivement. Il ne savourait plus les aliments depuis longtemps. Son instinct de survie lui intimait l'ordre de se nourrir, mais survivre pour quoi ?

Il alla prendre une douche chaude. Certes, ce n'était pas un besoin vital, mais il adorait sentir la morsure de la brûlure sur sa chair, puis la caresse de l'eau sur sa peau. Il se sentait lavé de tous ses malheurs, c'était un court moment de répit. Puis, il était de nouveau mélancolique, surtout lorsqu'il passait devant le miroir de la salle de bain : sa peau rougie par la chaleur de l'eau était marquée...

Il regarda ses blessures : des ecchymoses, des coupures, des brûlures. Elles étaient bien localisées : on ne pouvait les voir, si on ne les cherchait pas. Là, dans le revers du coude – de toute façon il ne portait plus que des manches longues. Ici, au niveau des côtes. Personne ne les remarquait et il avait trop honte pour le dire. Il ne savait même plus s'il espérait que quelqu'un les voit et lui pose la question « est-ce que tout va bien ? » ou s'il redoutait cette question.

Que dire ? Comment ? Je suis une cible à l'école. Pourquoi ? C'est vrai ça, pourquoi ? Ah, si. Ils me l'ont dit au début. Je suis idiot. C'est vrai, j'ai de mauvaises notes à l'école. Aussi, je ne sais pas m'habiller. Ils se moquent de mes vêtements, tantôt trop serrés, tantôt trop larges, jamais à leur goût. Puis, je suis laid. Ils m'ont fait remarquer mon acné que j'ai tenté de cacher sous du maquillage. Mais les moqueries ont empiré, cela se voyait encore plus. Et aussi, je suis grand, trop grand. Je me tiens courbé car je ne sais

pas où ranger mon grand corps d'échelas et je finis par avoir une démarche de pingouin gauche.

Mais pour ces raisons, vraiment, est-ce que je mérite de souffrir autant ?

Voilà ce qu'il se disait devant le miroir où il regardait, où il se scrutait plus précisément. Il essayait de se dissocier de son enveloppe physique, avoir un regard extérieur autre que ceux de ses camarades de classe. Avait-il une quelconque qualité ? La gentillesse, par exemple ? Non : il rêvait la mort de ses harceleurs, il n'était même pas gentil.

Il appuya sur une ecchymose pour se punir de ces vaines pensées. Une larme perla au coin de ses yeux.

Vraiment, est-ce que je mérite de souffrir autant ?

Avant, il était heureux. Il était intégré socialement. Il avait des amis, il pensait qu'il avait des amis. Car maintenant, il était désespérément seul. Pire, il était un souffredouleur. Ceux qu'il pensait être ses amis lui avaient tourné le dos pour aller avec son persécuteur. Il venait d'arriver avec fracas au collège : tout le monde parlait du nouveau. Le bruit sur ses vêtements de marque et son téléphone dernier cri avaient fait le tour. En plus, il était intelligent et savait plaire... Il avait ainsi maté ses camarades pour devenir le mâle dominant : il fallait être ami avec lui. C'est ainsi qu'il obtint la force du nombre, la majeure partie du collège était de son côté. Ainsi, lorsqu'il décida de taquiner quelqu'un – peu importait ses raisons –, les autres suivaient sans questionner. Puis, la simple taquinerie s'était peu à peu muée en violence verbale, puis physique...

Mais pourquoi s'en prennent-ils tous à moi ? Pourquoi ne m'ignorent-ils pas, tout simplement ? Je préférerais être invisible. Me fondre dans les murs.

Il se cachait de ses parents, surtout de sa mère. Ils avaient été si proches, c'était sa plus grande confidente. Elle écoutait d'une oreille attentive, elle ne jugeait pas. Il pouvait tout lui dire à ce moment-là. Maintenant, une barrière s'était dressée entre eux : sa honte. Comment pouvait-il lui dire : « Maman, je suis harcelé. On me persécute, on me frappe, on m'insulte. J'ai mal, comme j'ai mal. »

Elle serait sûrement déçue. Elle devait avoir rêvé un petit garçon parfait : beau, intelligent, gentil. S'il l'avait été, il n'aurait pas tous ces problèmes. Il serait envié et adoré.

Désolé, je suis désolé.

Les larmes roulaient sur ses joues. Il était désolé de ne pas avoir pu être à la hauteur, il était désolé d'avance de rendre ses parents tristes... Peut-être que dans une autre vie, il aurait tout pour lui : beau, riche gentil... envié de tous.

Mais sûrement pas dans cette vie-là : le mouton noir aux idées noires se trancha les veines. Sa conscience sombra.

Point final ?

C'était ce qui était en train de s'encre sous sa peau, dans le creux de son poignet blanc. Il y avait un peu plus

d'un an qu'il avait voulu en finir. Il avait enfin eu le courage, le « sublime courage des vaincus »¹.

Mais il était encore là. Au départ, il avait pensé « malheureusement » car il ne voulait plus vivre cet enfer quotidien à l'école, puis il s'était radouci. Il aimait la vie et n'avait eu de cesse de remercier ses sauveurs, ses parents qui étaient rentrés plus tôt que prévu et qui l'avaient trouvé étendu, dans la salle de bain... à temps. Tout allait mieux dans sa vie, tout avait été réglé. *Si j'en avais parlé avant...* Il aurait eu du soutien, il aurait eu le courage de parler, peut-être que cela aurait changé les choses dans son collège, ou pas. Mais dans ce cas, il y aurait eu une autre solution... On l'aurait trouvée. Enfin, désormais il était heureux, et vivant.

Oui, vivant. La douleur le lui rappelait. Les larmes lui venaient aux yeux : il avait toujours été douillet. Heureusement que le tatouage était petit, cela irait vite... Mais la douleur faisait partie intégrante de catharsis. La petite aiguille faisait des allers-retours dans sa chair, elle scandait qu'il avait survécu.

Il n'avait pas mis un point final à sa vie, mais un point-virgule. Il y avait un avant et un après son acte désespéré, et il se devait de le marquer d'une pierre blanche. Toute sa vie, il se rappellerait ce passage infernal – que les enfants peuvent être cruels ! – mais il souhaitait aider à prévenir cela. Il avait trouvé une voie, celle d'aider les victimes de harcèlement. Il voulait rallumer la lueur d'espoir en ces êtres solitaires, perdus dans le noir. Le champ était vaste : infirmier ? psychologue ? avocat ? Il avait encore le temps pour se décider...

En cherchant des témoignages sur la dépression, il était tombé sur le site internet « *Project Semicolon* ». De prime abord, il avait pris peur : cela ressemblait à une secte ou à une expérimentation scientifique, probablement à cause du mot « *project* ». Il n'en était rien, c'était une association pour soutenir et accompagner les personnes souffrant de dépression. Il avait été sensible au discours, encore plus à la symbolique de ce point, « une histoire que l'on continue à écrire ». Alors il avait décidé de sauter le pas comme premier tatouage, le 10 septembre, la journée mondiale de la prévention du suicide. Il se dit qu'il aimerait faire du bénévolat pour cette cause qui le touchait étroitement... Ses parents signeront certainement sans problème l'autorisation pour mineur, comme ils l'avaient fait pour ce tatouage.

Le jeune garçon regarda l'avancée de son tatouage et ses yeux s'arrêtèrent sur les avant-bras du tatoueur qu'il détailla : un seul était très tatoué. Il y avait des roses rouges entourant une main de cartes à jouer. Il admira les aplats de couleur rouge qui ressortait de la peau mate – il apprit plus tard que le style s'appelait « *old school* ». Les lignes

1 Guy de MAUPASSANT « L'Endormeuse » in *L'Écho de Paris*, 1889.

bougeaient avec les mouvements du tatoueur, c'était un spectacle hypnotique. Il s'apprêta à détourner les yeux et remarqua un point-virgule, caché parmi les fleurs, au niveau du poignet... D'ailleurs, on pouvait distinguer des stries en relief. Lui aussi... ? Il avait couvert ses cicatrices, elles étaient quasiment invisibles. Mais son œil averti savait, il avait tellement passé de temps à essayer de masquer les siennes, qu'il était aguerri sur ce sujet. Il dénombra beaucoup de traces d'anciennes entailles... Les dissimuler sous un tatouage, c'était comme tirer un trait sur le passé : le suicidaire ne voulait plus mourir. Le tatoueur avait fait disparaître les cicatrices sous des aplats de couleurs, criantes de vie. Le concept lui plut.

L'aiguille entra une dernière fois sous la peau du garçon. C'était enfin fini ! Ce petit motif, simple mais tellement significatif, avait exorcisé ses sombres sentiments – rancœur, mélancolie, haine, doute... Tout cela était derrière lui : le tatouage était le début de sa nouvelle vie, celle d'une personne qui méritait d'être respectée et traitée comme un être humain. Et surtout, sa volonté de ne plus mourir. Il ne voulait plus causer de peine à ses parents. Grâce à sa mère, à son père et à ceux qui l'aimaient, il en était là. Certes, il lui faudrait du temps pour surmonter son traumatisme, pour apprendre à avoir confiance en lui et à croire en les autres. Mais il était face à une feuille blanche, la feuille de sa vie : l'océan des possibles s'ouvrait à lui, tel qu'il était.

Le point-virgule sur son poignet le lui rappellera à jamais, pense-bête pour la vie.

Une illumination sur son avenir... Peut-être qu'il sera tatoueur, pour aider à couvrir les plaies des autres d'encre joyeuses et colorées ?

Liu-Ly JÉGOUZO

Project Semicolon « Projet point-virgule » est une organisation américaine à but non lucratif. Fondé en 2013, le mouvement a pour objectif de présenter espoir et amour à ceux qui luttent contre la dépression, le suicide, la toxicomanie et l'automutilation

Elle encourage les gens à tatouer le signe de ponctuation point-virgule (;) comme forme de solidarité avec les personnes aux prises avec une maladie mentale ou le décès d'un suicidé.

Ce qui nous a plu

Liu-Ly a fait vivre le sujet d'actualité de l'intérieur. Le jury a eu le sentiment de voir souffrir le personnage anonyme et, comme parent, il s'est reconnu dans celui de la mère.

La couleur des souvenirs

Il y avait des endroits d'un vert étonnant pour cette partie du monde. Des pâturages d'hiver dont les pentes douces ramenaient au village, un peu plus bas. Puis vers la ville, à l'est. Dans ses souvenirs, rien n'était plus beau que ce vert-là jeté dans la clarté du ciel. Quelque chose de rassurant. Le reste de l'année, la terre semblait trop sèche pour être digne de confiance. Arrosée de pluie, elle devenait boueuse, marron comme la peau des bédouins.

Cet endroit Karim y avait grandi et, trente ans après, les images étaient devenues plus imprécises, les couleurs plus ternes. Il ne les avait pas vues depuis longtemps. En arrivant en France, il avait découvert que le monde pouvait aussi se teinter de gris, du ciel aux rues, jusqu'aux figures comprimées dans le RER ou glissant nerveusement sur les trottoirs bondés. Son voisin Nourdine, débarqué trois ans avant lui, lui avait alors expliqué que Paris n'était pas la France et qu'ailleurs le pays se colorait autrement. Dans le sud, en particulier près de la Méditerranée. Ce nom lui avait rappelé son unique voyage à Alger, avec sa mère. Jamais il n'avait imaginé qu'une ville pût être aussi immense, qu'on aurait l'idée d'aligner de la sorte des dizaines d'immeubles, blancs comme la neige, devant la mer turquoise. Il s'était promis d'économiser consciencieusement de quoi l'emmenner, lui et la famille qu'il aurait peut-être un jour, au bord de la mer que partageaient l'Algérie et la France.

Il avait fini par y aller, bien des années plus tard, mais de la mer il n'avait rien vu. Il avait senti le sel, laissé errer ses pieds et ses mains dans le sable, écouté la chorale des vagues minuscules, tôt le matin. Les rayons qui s'étalaient sur sa peau lui rappelaient le soleil de Berrouaghia. Quant à savoir si la mer était aussi claire qu'à Alger, il aurait cependant fallu demander aux promeneurs disséminés sur le remblai. La faute à sa main, d'ordinaire si fiable bien qu'un peu trop poilue à son goût, qui un jour l'avait abandonné, échappant sur le tapis métallique une bassine remplie d'acide sulfurique. Malgré ses lunettes de protection, Karim s'était effondré, inconscient de douleur. À son réveil, la nuit était devenue permanente. Désormais son monde était celui des abysses, là où la lumière ne parvient qu'à peine, jusqu'à disparaître complètement, sans même qu'il s'en rende compte.

Karim se leva et se demanda si son appartement pouvait être repeint en bleu, lui aussi. Selon l'expression consacrée il traversait une « période bleue ». Il est vrai que le souvenir de cette couleur l'obsédait. Par bonheur, l'image de son environnement proche était demeurée suffisamment vi-

vace. Depuis son arrivée en France, il n'avait changé ni d'appartement, ni de quartier. Autour de lui le monde continuait à tourner, il en était bien conscient, mais jamais assez vite pour qu'il ne s'y habitue pas. Les premières années, il s'était méfié de ces souvenirs en couleurs, qui affluaient encore. Il préférait se concentrer sur les sens qui lui restaient : toucher les gens, sentir les choses, s'efforcer d'être attentif aux moindres variations de textures sonores. Il était triste, certes, toutefois l'idée de découvrir de nouvelles sensations parvenait parfois à lui faire oublier celle à laquelle il avait été le plus attaché. Il le disait, il voulait vivre en regardant vers l'avant – et il riait de cette expression, chaque fois. Ne pas se cloîtrer derrière un mur de souvenirs. Puis il avait à nouveau accepté de laisser entrer dans son esprit quelques pans imagés de sa vie. Uniquement parce qu'il avait décidé qu'il voulait les repeindre. L'idée lui était venue en écoutant un documentaire sur la Seconde Guerre mondiale, dont les auteurs vantaient le titanique travail de recolorisation des images d'époque. Il avait jugé que les coloristes pouvaient bien avoir habillé les images comme bon leur semblait, personne n'aurait trouvé à y redire – et surtout pas lui. Voilà ce qu'il avait à sa disposition : des images d'archives à coloriser. Au fil des mois, sa vie avait retrouvé de la couleur.

C'est vrai que le bleu lui manquait, alors il en mettait un peu partout. Dans le ciel, même quand le jour lui semblait humide. À l'intérieur des voitures qu'il entendait freiner lorsqu'il traversait la rue, sa canne levée droit devant lui. Jusqu'aux cheveux de gens. Il s'était aperçu qu'il pouvait établir, sans difficultés, des portraits-robots des personnes autour de lui, rien qu'à travers leur voix ou la vitesse à laquelle elles passaient en le frôlant. Il savait à qui les cheveux bleus ou roses convenaient bien. Un jour, tandis qu'il patientait à la laverie rue de Crimée, une étudiante en psycholinguistique – une discipline dont il ignorait jusqu'alors l'existence – lui avait raconté que Ray Charles, le plus illustre de ses congénères, avait l'habitude de palper les poignets et les chevilles des femmes de sa compagnie, pour se faire une idée de leur morphologie. Il avait eu envie de toucher délicatement le poignet de la jeune femme, mais elle ne lui avait pas proposé. Il n'était pas Ray Charles, de toute évidence.



Nourdine non plus n'avait pas déménagé. Lui aussi avait dû prendre une retraite anticipée, trois doigts happés dans une fraiseuse de son usine. Assez pour se faire licencier, mais pas pour une pension d'invalidité complète. Il avait fallu trouver de l'argent, car il ne voulait pas rentrer mourir à Sétif. Depuis dix ans, il installait son étal de fruits et

légumes en bas du métro Jaurès. En ce moment la porte de son appartement tendait vers le bleu pétrole, Karim n'aimait pas les couleurs trop sombres, mais il trouvait qu'elle contrastait avec le palier dont la peinture avait sans doute fini de s'écailler depuis longtemps. Il frappa deux coups secs et attendit. À travers les murs, il put entendre, à moins qu'à force d'habitude il ne finisse par les deviner, les ressorts du canapé dont son voisin s'arrachait en maugréant, le pas traînant de ses pantoufles sur le lino, le verrou qui se tournait après un rapide coup d'œil dans le judas.

— Ah c'est toi, fit-il en ouvrant la porte. Viens, entre, tiens fais gaffe il y a un carton à droite quand tu rentres, à côté de l'étagère.

Du pied Karim localisa le carton, étonnamment lourd.

— Tu caches des corps dans des cartons, maintenant ? demanda-t-il en avançant dans le couloir bleu clair.

Nourdine était parti dans la cuisine.

— Tu veux du thé ? Non, c'est un nouveau meuble pour la télé. L'autre commençait à s'écrouler. Mais je ne suis pas sûr de réussir à le monter tout seul...

— À deux on peut sans doute y arriver, sourit Karim. Main-cerveau, comme aux échecs.

Nourdine préparait le thé, Karim resta debout dans l'étroit couloir menant au salon, qui servait aussi de chambre. La forme de ce nouveau meuble l'intriguait, il voulait savoir comment il s'intégrerait à la pièce récemment repeinte en bleu cobalt, avec quelques touches d'un jaune orangé dont il n'était pas encore tout à fait sûr. Sa découverte des couleurs complémentaires était récente. Depuis, il s'exerçait à associer les différentes nuances auxquelles il pensait, curieux de percer un secret aussi basique. L'odeur épicée du thé lui indiqua qu'il pouvait avancer dans le salon et s'asseoir sur le seul fauteuil que comptait la pièce.

— Ça allait le marché, aujourd'hui ? lança-t-il quand le canapé grinça en face de lui.

Nourdine soupira longuement :

— Les flics sont de plus en plus chiants, ils cherchent tous les moyens pour nous faire partir. Alors que franchement, qui on embête, hein ? Qui ? Je n'ai pas envie de finir comme les pauvres gars, sous la Tour Eiffel, qui s'enfuient en courant dès qu'ils aperçoivent un uniforme. Et puis quand c'est pas les flics, ce sont les drogués, ceux qui traînent toute la journée près du métro.

Il y a quelques années, Nourdine ne mentionnait jamais ces gens, pas plus qu'ils n'étaient inscrits dans les souvenirs de Karim. Comme tout ce qu'il n'avait jamais connu, il n'avait pas d'avis. Amorphes effondrés sur les trottoirs, les junkies étaient pour lui un mystère invisible. Tout ce qu'il savait, c'est que Nourdine ne les aimait pas.

En fin de journée il laissa Nourdine seul et déterminé à monter son meuble télé avec ses sept doigts. La rue de Chaumont était mouillée, ça sentait la terre en pleine ville,

et Karim pouvait entendre les ruisseaux qui s'écoulaient en sens inverse dans le caniveau, tandis qu'il remontait vers l'avenue Secrétan. Il n'avait pas de but précis, mais il savait que tôt ou tard le quartier le ramènerait aux Buttes-Chaumont. La poissonnerie était fermée depuis le début de la semaine, l'odeur du poisson ne manquait à personne. À l'allure pesante de celles et ceux qui passaient près de lui, Karim pressentait que la soirée serait morte, silencieuse, un lundi d'automne comme il n'en avait pas vu depuis des années.

À quelques rares occasions dans l'année, Paris se plongeait dans une torpeur d'apocalypse, comme si toutes les forces motrices de la capitale s'entendaient pour faire grève ce jour-là. Seuls les touristes, que personne n'avait songé à prévenir, arpenteraient les trottoirs après l'heure du dîner, le regard étonné. Sur le chemin le menant au parc, Karim ne croisa ni poussette ni joggeur pressé, confirmant son intuition. Au bout de l'avenue Secrétan, pourtant, le fleuriste gardait ses bouquets à l'extérieur, comme des appâts pour les amants un peu traditionalistes et les maris en quête de rédemption. Karim s'approcha et se mit à composer des ensembles floraux, derrière ses yeux, usant et abusant d'un violet pâle qui, dans son souvenir, ne seyait pas qu'au lilas. Il pensait que le contraste avec le jaune de la renoncule avait un certain charme, c'est ce qu'il aurait dit au fleuriste s'il était entré dans la boutique. Il laissa finalement derrière lui les effluves végétaux, en se promettant de revenir, et patienta au niveau du passage piéton, la main appuyée à l'un de ces potelets dont la ville était balisée, pour son plus grand malheur. Sur le trottoir d'en face, la grille du parc en forme de croissant l'attendait. Il le savait, il n'avait pas besoin de se poser la question. Il disait souvent :

— S'il n'y avait pas de voitures, je marcherais comme les autres.

Soudain, alors qu'il s'apprêtait à traverser, une main se posa sur son bras. L'air gris et humide se remplit d'une odeur familière, mêlée de musc et de dissolvant. Une odeur enfouie, loin au fond de son esprit. Pour la première fois depuis longtemps, la lumière dans ses yeux lui manqua, profondément.

Pierre-Antoine CHEDANEAU

Ce qui nous a plu

En lisant Pierre-Antoine, on s'est senti aveugle, car on partageait les gestes et les pensées de Nourdine.

Le thème de la cécité est abordé avec doigté et délicatesse.

Le regard de tes mains

À 54 ans, j'ai toujours détesté le mois de novembre, malgré sa générosité de nous offrir deux jours fériés appréciables, mais aucun n'évoque un moment de liesse.

Depuis deux mois, je vis seule : les enfants ont décidé de partir loin d'ici, prétextant des raisons professionnelles ou sentimentales, ou sans raison précise. Leur père les a précédés dans cet exode depuis une dizaine d'années : il voulait « se retrouver », disait-il, après une période éprouvante ; en réalité, il est allé rejoindre la jeune femme devenue sa nouvelle compagne. Je dois reconnaître qu'il m'avait accompagnée, ou plutôt qu'il avait été à mes côtés pendant les longs mois de bataille contre le cancer du sein. J'en étais sortie victorieuse, mais affaiblie et transformée.

Le mois de novembre s'annonçait, comme chaque année, gris, avec des jours qui raccourcissaient à grande vitesse.

Depuis quelque temps, un leitmotiv bourdonnait dans ma tête : qu'est-ce que je craignais à essayer ? Quelle peur me paralysait ? Je me persuadai de l'entreprendre, non par conviction, mais pour me prouver, à moi et à mes amies, que j'en étais capable. Il me suffisait d'y consacrer quelques heures et je ne manquais pas de temps libre.

Le choix du site se révéla plus délicat que prévu. Autant mon entourage était unanime dans la démarche, autant le choix de l'outil entraînait des débats conflictuels. Je refusais de multiplier les tentatives et tenais à me limiter à un seul site, cette prudence venait sans doute d'un reste de mes cours d'économie, avec la loi de l'offre et la demande !

Lors des échanges avec les gens de mon âge, je pris conscience que certains comportements liés au genre resteraient ancrés dans nos esprits encore quelques années : je ne me lancerais jamais dans une relation amoureuse avec un jeune homme ayant l'âge de mon fils ! J'optai donc pour un site qui ciblait les personnes de la cinquantaine, et j'imaginai que les hommes présents étaient sans doute âgés de plus de soixante.

L'inscription m'offrit l'occasion d'une véritable introspection : qui je suis, quels goûts, à qui ressemblerait mon compagnon idéal. Le souvenir de mon dernier entretien d'embauche s'effaçait de ma mémoire, les qualités à mettre en avant ne correspondaient plus à celles de cette époque. Je me retrouvais dans l'impossibilité de consulter celui qui avait partagé ma vie pendant vingt ans ; le regard de mes amies et celui de mes enfants me paraissaient biaisés. Par ailleurs, j'éprouvai autant de difficultés à me décrire physiquement qu'à définir ma personnalité. Je regrettai d'avoir entrepris cette démarche en novembre, un

voile terne se déposait sur moi et sur ma vie.

Après quelques jours de tergiversations, je franchis le cap, je cliquais sur la touche « Envoyer ». Un message automatique me prévint que mon profil ne serait pas visible en ligne aussitôt, car le site procédait à certaines vérifications. Je m'amusais à l'idée qu'un Big Brother inconnu vérifiait les éléments de ma description personnelle.

Je ressentis la sensation apaisante de l'après : l'après épreuve redoutée, repoussée et enfin accomplie. Je me sentais bien, soulagée, apaisée, presque heureuse. Jusqu'au moment où je confiai à mon amie que j'avais osé :

— Alors ? combien de touches ? répliqua-t-elle.

Elle m'assimile à une pêcheuse, songeais-je avec ironie, mais pas à une pécheresse. En vérité, elle me confrontait à l'obsédante question de ma valeur et de mon pouvoir de séduction.

— Je n'en sais rien, je n'ai eu aucune information. À vrai dire, je ne suis pas allée en chercher.

Abasourdie, mon amie ne comprenait pas mon détachement vis-à-vis de « mes résultats ». Je prenais conscience du besoin de rester connectée ou, du moins, mettre en place des alertes pour me montrer réactive et répondre sans délai. Je promis de m'en occuper mais déclinai sa proposition de me seconder dans ces actions. Je souhaitais être seule face à mon écran, seule face aux curiosités que mon profil déclencherait.

Une fin d'après-midi, je m'installai à mon bureau, avec un espace douillet : ma playlist, ma théière chaude et mon téléphone éteint. Je m'interrogeais sur le fonctionnement du site et comment savoir identifier les réponses auxquelles donner suite. L'onglet « Messages » affichait le chiffre sept. Avec frénésie, j'avalais une gorgée de thé brûlant et ouvris la boîte de pandore.

Les premiers messages venaient de l'administrateur du site qui validait mon inscription. Je me sentis soulagée. Mon regard continua à parcourir l'écran : les trois courriers suivants émanaient de personnes qui réagissaient à ma publication. Telle une enquêtrice, la première information que je cherchais était l'heure d'envoi : deux premiers aussitôt après la validation de mon annonce, le dernier quelques minutes avant ma connexion. Toujours soumise à mes préjugés, je me méfiais des personnes trop réactives ; avaient-elles actionné une alerte ? adressaient-elles un message à toute nouvelle candidate ?

Je lus le dernier message signé « Pantin ». Le pseudonyme m'interpella, il me rappelait Barbara. Quelques jours plus tard, je sus que j'avais raison.

Jamais, je n'ai pensé que j'avais une intuition affûtée ou que j'avais de la chance, mais désormais je m'engage à déclarer que le mois de novembre est excitant et joyeux.

Pantin, alias Patrice, habitait à une centaine de kilomètres. Une rencontre immédiate semblait inenvisageable,

aussi brève fût-elle. Nous échangeons d'abord à distance ; ces conversations virtuelles durèrent plusieurs jours, plusieurs semaines. Je me plaisais à ces moments qui duraient, ils constituaient à mes yeux une étape délicieuse. Telle une adolescente, je me surpris à guetter la moindre vibration de mon téléphone, je choisisais avec soin mes mots, même la ponctuation ; je retrouvais la lycéenne qui soignait ses copies. J'échappais à la tentation d'ajouter des émoticônes, préférant le texte pour exprimer mes émois. J'appréciais le délai avant de répondre, je me freinais plutôt que me précipiter. J'éprouvais un nouveau bonheur à le lire, à vivre à travers ses messages.

Mon amie brisa la monotonie de son emploi du temps ; elle tenait à suivre de près mon histoire, à l'instar d'une journaliste qui réaliserait une chronique quotidienne. À l'inverse de moi, mon aventure l'excitait et elle ne cherchait même pas à le masquer. Elle oscillait entre un conseil :

— Fonce c'est génial !

Et une prudence :

— Sois prudente, c'est trop beau pour être vrai.

Dans cette dernière mise en garde, je sentais une pointe d'envie, voire de jalousie, qui me rendait triste. J'avais besoin que notre amitié résiste à cette ambivalence de sentiments, mais des doutes m'assaillaient. Malgré la complicité qui nous unissait depuis le lycée, malgré la transparence entre nous, je refusais de tout partager. Lors de la bataille contre le cancer, j'avais éprouvé le besoin de communiquer avec des personnes qui avaient vécu la même épreuve ou une épreuve analogue, car chaque expérience est unique. En ce qui me concernait, le mal m'avait rapprochée de mon amie, séparée de mon compagnon et complexifié le lien avec mes enfants. Complice des moments difficiles, était-elle capable de me laisser vivre les instants heureux qui s'annonçaient ?

Après de longues hésitations, je choisis d'évoquer le terrible épisode de ma vie dans mes échanges avec Patrice. J'adoptai une approche factuelle, sans décrire les cicatrices que j'avais encore du mal à accepter. Il me répondit avec des mots de douceur et de réconfort, le contraire de l'impatience et l'irritation qu'avaient suscitées mes inquiétudes au sein de ma famille.



Noël approchait à grands pas. Les décorations scintillaient dans la ville froide et humide. Dans les supermar-

chés, des chants de Noël se déversaient dans nos oreilles jusqu'à la nausée. Je cherchais comment m'en préserver et trouver une réponse à la question :

— Que fais-tu pour le réveillon de la Saint-Sylvestre ?

L'année précédente, j'avais oscillé entre une proposition provocatrice, presque glauque, et avais accepté une invitation dont le rapport plaisir-prix m'attristait d'avance. Mais quand Patrice me posa dans des termes identiques la sempiternelle question, je devinais entre ses lèvres poindre le désir de choisir cette soirée si forte en symboles pour notre première rencontre. Je fus pétrifiée. Comment repousser ce moment ?

Tiraillée entre le désir de le voir, l'écouter, le toucher et la terreur que sonne le glas de notre relation, j'étais prête à accepter s'il me proposait quoi que ce fût. Je me demandais s'il envisageait un tête-à-tête, un réveillon avec ses amis ou des inconnus. Il suggéra une soirée dans un restaurant qu'il connaissait, à mi-chemin entre sa résidence et la mienne. J'acceptai.

Je me surpris à croire au Père-Noël tant cette fin d'année me paraissait douce. Au restaurant, je dévorai Patrice du regard et buvais ses paroles, le bonheur m'enivra. En face de moi, un homme à l'écoute remplaçait le prince charmant des histoires pour midinettes. La vie ne l'avait pas épargné, mais il gardait un optimisme et une énergie contagieux. Sans efforts, je déposai mon armure et n'avais plus honte de mes fragilités, de mes cicatrices. Quoique l'une d'entre elles, portée par mon corps, m'obsédait toujours.

Pendant le dîner, nos mains s'entrelacèrent, sans chercher ni à le provoquer, ni à l'éviter. En sortant sur le parking, nous nous embrassâmes, sans résistance, comme une évidence. Puis il me dit :

— Ce ne serait pas prudent de conduire après quelques verres d'alcool !

Avec un sourire plein de tendresse, il ajouta qu'il avait réservé une chambre au-dessus du restaurant. Ce détail m'avait échappé ; jamais l'après ne fut évoqué dans nos échanges. Nous fîmes demi-tour, sans un mot, et regagnâmes l'hôtel. Nous montâmes à l'étage jusqu'à la porte numéro quatre, mon chiffre préféré. À peine le seuil de la chambre franchi, je lui chuchotai :

— J'ai quelque chose de très important à te demander. S'il te plaît, gardons la lumière éteinte.

Il referma la porte en silence et tout mon corps frissonna de bonheur, jusqu'à la pointe de mes nouveaux seins.

Ce qui nous a plu

Outre la maladie, elle-même objet sombre, le noir est juste suggéré : celui de l'intimité, de la pudeur, de la tendresse.

Questions à Guy Coda

À propos du recueil *Nomades*, publié aux éditions Banlieue-Est, l'auteur a répondu à nos questions.

Dans votre écriture, on remarque la forte présence de points d'exclamation, comme si les histoires, les aventures que vous racontez entraînaient beaucoup d'étonnement. Vous êtes curieux de ce qui se passe autour de vous ? La vie vous paraît pleine de surprises ?

Le point d'exclamation n'exprime pas que l'étonnement. C'est « un signe de ponctuation qui exprime l'exclamation. On le place après un mot, une locution ou une phrase exprimant un sentiment tel que la joie, la surprise, l'indignation, l'étonnement, l'ironie, etc. » (Alloprof) Tous ces sentiments sont plus ou moins contenus dans mes nouvelles, d'où l'usage de cette ponctuation.

Pour le reste de la question : oui, la vie est pleine de surprises, et tant mieux. Mais je suis assez convaincu qu'on a les surprises qu'on mérite ; je veux dire par là que le fait d'être surpris (ou pas) relève de notre attitude face à la vie, de notre curiosité, de nos envies...

Dans *Le poids des mots*, vous écrivez : « L'humour pouvait être plus fort que les poings d'un imbécile ! » Est-ce un phénomène vécu ou observé ? Pourquoi avez-vous senti le besoin de le souligner ?

L'esprit est plus fort que la matière, c'est ma conviction. Mais ce n'est pas celle de tout le monde : il suffit de voir les « blockbusters américains pour s'en convaincre ! Einstein contre Rocky Balboa ! Je pense qu'il vaut mieux apprendre à se servir de sa tête que de ses poings. Les mots peuvent être une arme très efficace, j'en ai fait quelques fois l'expérience.

Quelle part d'autobiographie peut-on trouver dans la première nouvelle *Le poids des mots* ?

Comme le dit cette citation en exergue : *méfiez-vous du suicide, on peut en mourir*. Et je suis bien trop prudent pour prendre ce risque. Donc il n'y a aucune autobiographie dans cette nouvelle. Ou alors il y en a dans toutes, car on ne crée rien « ex nihilo ». Toutes nos productions ne sont que la somme de ce que nous sommes.

En dehors de l'écriture, vous êtes un dessinateur de portraits et de corps, des attitudes ou des instantanés. Vos nouvelles racontent une situation, des rencontres, des évolutions. Comment vous laissez-vous orienter vers une image ou un récit ?

Cela dépend de ce que je veux dire ou montrer. Il n'y a pas de règles. Je fais confiance à « la magie de l'instant ». Parfois une idée vous vient, elle vous plaît, vous donne

une ouverture. Alors on fonce. Parfois on gagne, parfois on perd. Mais dans ce cas, il faut persister, ne jamais abandonner. L'échec est souvent le résultat d'un renoncement.

La nouvelle *Nomades* donne le sentiment de vies incomplètes, inachevées avec une fin en forme d'ouverture sur l'avenir. Est-ce votre vision de l'existence : rien n'est vraiment définitif ?

La simple observation de notre quotidien montre bien, en effet, à quel point rien n'est définitif. Il suffit de voir comment nous sommes passés des trente glorieuses au désastre social planétaire d'aujourd'hui ! La mort seule semble définitive (jusqu'à preuve du contraire). Comme le disait ce sage chinois : quand on suit le chemin qui mène vers un but, ce qui compte ce n'est pas le but mais le chemin !

La nouvelle *Anticipation* raconte l'histoire d'un fossoyeur qui a des visions. Quel fut le moteur de cette histoire : une légende urbaine, le phénomène des rumeurs dans une communauté, un trait d'humour au second degré entre la croyance populaire et le métier du héros ?

Cette histoire m'a été racontée il y a plusieurs années déjà par un ami italien qui la tenait de ses grands-parents. Il semblerait que ce soit une histoire vraie survenue en Italie dans les années 20-30 dans un bourg du Haut Adige. Je me suis donc emparé de ce fait divers pour en faire un récit dont les situations et les personnages (fictifs) dépassent largement la réalité et la rendent ainsi, peut-être, encore plus crédible.

Dans *Le dénier du culte*, vous écrivez « ignorant comme tous les gens de son âge, et convaincu comme eux qu'il savait tout. » Est-ce un regard sévère sur la jeunesse ou un souvenir de ses propres erreurs ?

Il est de notoriété publique que plus on est ignorant, plus on est convaincu d'avoir raison. Pour moi il y a deux sortes d'ignorants : les jeunes, pour des raisons légitimes puisqu'ils n'ont pas encore eu le temps d'apprendre, et les cons. Le héros de cette histoire appartenant aux deux catégories, je n'avais pas vraiment le choix...

Le héros de *Mauvaise chute* est un personnage aux certitudes affirmées. L'écriture est-elle pour vous le moyen de raconter les pensées de vos personnages quand le dessin est le moyen de montrer leur apparence physique ?

« L'homme est un roseau pensant », nous dit Pascal. Mes personnages sont des humains et donc ils pensent. Et de fait, l'écriture permet d'exprimer les pensées des gens mieux que ne le font la peinture ou le dessin, ou en tous cas différemment. Pour employer une image simple, la peinture montrerait la substance de l'humain et l'écriture en exprimerait l'essence.

Dans la nuit noire

Juste après minuit, nous avons quitté la grande route. Mes paupières s'alourdissaient. Léo ronflait à côté de moi. Je baissai ma vitre pour respirer l'air frais. La soirée avait été largement arrosée. Elle avait commencé par ce match fantastique au Groupama Stadium : OM contre Atlético Madrid. Nous en rêvions depuis des jours. La grève SNCF avait failli tout remettre en cause. J'avais donc « emprunté » l'un des fourgons Boxer de l'entreprise familiale. Heureux hasard, mes parents étaient absents. Je conduisais sans permis.

Avant de reprendre la route, nous avons enchaîné bars et pintes de bière. Pour rejoindre Mirastel, nous avons décidé de traverser le Bois des Fées. Nous gagnions ainsi une dizaine de kilomètres. C'était plus discret vu le contexte. L'essentiel du trajet se déroulait sur une piste peu fréquentée.



Dans la nuit profonde, j'avais du mal à éviter les nids de poule et maintenir le véhicule dans l'axe. Aucune signalisation ne prévenait des rétrécissements inattendus de la piste, ni des nombreux virages. Nous étions si secoués par les chaos que nos têtes bringuebalaient de tous côtés.

Soudain, à la sortie d'une nouvelle courbe très serrée, je crus entrevoir un obstacle au sol, comme un petit monticule. Je pilai ce qui fit caler le Boxer, réveillant brutalement Léo.

— Qu'est-ce qui se passe ? Où on est ?

— J'ai cru voir quelque chose sur la route. Je sais pas ce que c'est. J'ai dû le toucher. J'ose pas descendre. Vas-y, toi.

— Une bestiole tu crois ? Faut aller voir, dit-il en détachant sa ceinture.

Les phares allumés trouaient la nuit. Atterrés, nous découvrimmes devant les roues une femme inconsciente, les yeux clos. Ses cheveux épars recouvraient son visage maculé de sang et de terre.

— Elle est morte, tu crois ? demandai-je, des sanglots dans la voix.

— J'en sais rien. On dirait. Elle bouge pas.

— Je te jure que je ne l'ai pas vue. Je pouvais pas la voir, ni deviner qu'il y avait quelqu'un dans ce fichu virage.

— Qu'est-ce qu'elle pouvait bien faire, seule à cette heure sur cette route paumée ?

— Peu importe. Maintenant la question est de savoir qu'est-ce qu'on fait ?

— On appelle les pompiers, fit Léo en saisissant son téléphone.

— Jamais de la vie ! Tu oublies que j'ai pas le permis, qu'on est bourrés, et que j'ai piqué la caisse de mon père. Tu veux qu'on aille en taule ?

— J'y suis pour rien, moi. Je conduisais pas, je dormais. Et c'est pas ma voiture.

— Tu es mouillé jusqu'au cou avec moi. N'essaie pas de te défilier. Tu savais ce que tu faisais en partant avec moi. T'étais d'accord. Je ne t'ai rien caché.

— OK. Alors on fait quoi ? On l'abandonne ici, et on fait comme si on n'avait rien vu ?

Non, on ne pouvait pas la laisser ici.

Le silence de la nuit fut troublé par des craquements de branchages. Je vis Léo se figer et sonder l'obscurité avec la lampe de son téléphone. Tout un peuple animal vivait dans la forêt, faisant vibrer les ténèbres.

— Partons, dis-je. On l'installe à l'arrière, et on l'amène à l'hôpital. Si c'est trop tard, tant pis. Viens, aide-moi.

— Si on l'amène aux Urgences, on va nous demander qui on est, ce qui s'est passé. C'est pire que d'appeler le 18.

— Non, je connais l'accès aux Urgences. La nuit le portail ne s'ouvre que si on sonne. On déposera la fille devant, on sonne, et on se casse dans la foulée. Il fait noir, personne ne pourra nous voir.

Nous chargeâmes le corps à l'arrière du Boxer. La fille était mince et légère. Je crus entendre un gémissement lorsque nous l'allongeâmes au milieu des outils. Léo avait ramassé son sac à main tombé sur la route. Je repris le volant, encore un peu ivre.

Nous n'étions plus très loin de Mirastel. L'hôpital se situait à l'entrée de la ville. Je pus amener le Boxer, tous feux éteints, devant l'accès des Urgences. Nous déposâmes en silence la jeune femme et son sac. Nous remontrâmes comme deux ombres dans le fourgon. Léo appuya sur le bouton déclenchant l'ouverture de la porte. Je démarrai aussitôt. Trois minutes en tout nous avaient suffi.

Nous n'avions croisé aucune voiture. Je déposai Léo chez lui, et allai garer le véhicule là où je l'avais pris. Je me jetai tout habillé sur mon lit, en proie à une grande confusion. J'imaginai les gendarmes débarquer chez moi.

Je devais revoir Léo au plus vite afin de mettre en place un scénario au cas où nous aurions été surpris malgré les précautions prises. Nous devons livrer la même version.

Depuis l'accident, je vivais dans l'angoisse, rongé par la culpabilité. Je ne sortais que pour me rendre en cours. Le monde me faisait peur. Avec Léo, nous avions décidé de garder le silence. Personne ne s'était aperçu de notre virée qui avait tourné au drame. Les gendarmes n'étaient pas venus nous voir. Rien ne permettait d'affirmer que nous étions liés à cette affaire.

Le journal local avait publié un article : Une adolescente de Mirastel a été admise dans la nuit du 16 au 17 mai à l'hôpital Saint-Just suite à un sérieux traumatisme. Elle a été déposée dans un état grave devant le Service des Urgences. Elle est dans le coma. Un appel à témoins a été lancé.

On demandait à toute personne susceptible d'avoir des informations de se manifester auprès de la Gendarmerie. Il semblait qu'à part Léo et moi, personne ne savait ce qui s'était passé. Cela contribuait à renforcer le dégoût que j'éprouvais à mon endroit, sans pour autant trouver le courage de me dénoncer. Un étouffement compressait ma poitrine, au point de me couper parfois le souffle. Les larmes n'étaient jamais bien loin. Je n'avais pas voulu cela.

Un soir, alors que je rentrais du lycée, je fus abordé par un garçon plus âgé que moi. Je reconnus Jo que mon père avait employé autrefois. C'était un individu peu recommandable, un loup, un dealer au physique de Gaston Lagaffe, le capital sympathie en moins. Je savais qu'il avait fait de la prison.

— Salut Alex ! fit-il en souriant sournoisement. Tu te souviens de moi ? J'ai bossé chez ton père. Il a une belle entreprise !

— Salut.

— Alors bientôt le bac ? Bravo. À même pas dix-huit ans. Moi j'ai même pas le CAP.

— Désolé.

— T'as raison d'étudier. Le bac, ça ouvre bien des portes.

— Faut que j'y aille, dis-je en accélérant pour le semer.

— T'es à pied ? T'as pas le Boxer ce soir ?

Je pâlis, le souffle court, un signal d'alarme résonnant au fond de moi. Que cachait son sourire ambigu ?

— Stop, mec. J'étais là l'autre soir dans le Bois des Fées. Je t'ai vu défoncer la nana.

Avec ton pote, tu l'as larguée à l'hosto et tu t'es barré. Pas de quoi être fier. Conduite sans permis, délit de fuite. Vous étiez bourrés. Du lourd, tout ça pour les flics.

— Tu déliras. Ou tu me confonds avec quelqu'un ?

— Non. Je t'ai reconnu, toi et le Boxer de ta boîte. Il y a le nom écrit en gros dessus. Impossible de se tromper. Mais je peux me taire, à condition que tu me files un peu de tunc.

— ...

— Cinq cents Euros, c'est mon prix. Apporte-les dimanche, 18 heures au parc, entrée Nord.

Il fit demi-tour, me laissant abasourdi. Il fallait réagir, prendre des dispositions. J'appelai Léo. Il s'affola, perdant son sang-froid. Puis il se calma et accepta de payer sa part. Il promit de se débrouiller.

Le dimanche arriva. Je remis à Jo l'argent qu'il attendait. Il me tendit une photo imprimée sur une feuille format A4. On distinguait clairement le Boxer, Léo et moi chargeant un corps.

— Tu vois, je mens pas. J'en ai d'autres. On se voit dimanche prochain, même heure, même endroit, et bien sûr même montant.

— Mais on t'a tout donné ! On n'a plus rien !

— Pas mon problème. Taxe tes vieux ! Vois avec ton pote.

J'étais piégé. Je perdais le contrôle, broyé par une machine infernale que je ne maîtrisais plus.

Je me rendis aussitôt chez Léo, n'osant plus communiquer avec mon portable.

Il se ratatinait au fur et à mesure que je lui contais l'entrevue, le sang quittait son visage.

— Qu'allons-nous faire, demanda-t-il ? C'est du racket. Je ne sais pas où trouver l'argent.

— J'ai déjà cassé mon livret A. Si mes parents l'apprennent, ils vont me tuer. On n'a pas le choix, il faut qu'on paie encore, puis on trouvera un moyen pour le faire patienter. S'il nous dénonce, il perd sa source de profit.

Nous essayions de nous rassurer, mais je voyais bien que Léo était en train de craquer. Intérieurement, je ne me voyais pas convaincre Jo. J'étais en état de choc.

J'en oubliais le bac. Je perdais le sommeil. Je devenais une ombre. Cela n'échappa pas à mes parents qui s'inquiétaient.

Ma mère m'accompagna chez notre médecin de famille. J'expliquais que j'étais stressé par l'approche de l'examen. Le médecin voulut me questionner en tête à tête. Il avait déjà posé le diagnostic de dépression mais voulait en savoir plus. Je lui servis un mensonge auquel il sembla croire concernant un chagrin d'amour que je vivais mal.

— Plaie d'amour n'est pas mortelle. Tu t'en remettras, dit-il en me tendant une prescription d'antidépresseurs.

Mais le pire était à venir. Décidément, rien ne me serait épargné. Peu de temps après on m'informa de la disparition de Léo. Il était parti de chez lui la veille. Il était introuvable.

Son portable ne répondait pas. La gendarmerie avait été avisée.

Un chauffeur routier indiquait avoir pris en stop un jeune correspondant à son signallement, le laissant sur une aire de l'autoroute A7. Je n'avais aucune nouvelle. Léo ne répondait pas à mes appels. C'en était trop. Si Léo cra-

quait, j'étais perdu, capable du pire.

Impossible pour moi d'avouer. Quant à réduire Jo au silence, inutile d'y penser. Je ne pouvais rien contre lui. Aucune échappatoire. Au bord du gouffre.

Un nouveau dimanche. Dans l'après-midi, j'avais pris ma décision. J'étais seul à la maison, censé être en train de réviser. Je me rendis dans la salle de bains et raflais dans l'armoire à pharmacie un lot de cachets ; à commencer par ceux qui m'étaient prescrits.

J'ajoutais des somnifères afin de composer un cocktail qui ne me laisserait aucune chance.

Je les avalai d'un trait, au risque de m'étouffer.

J'allai m'allonger. Une nuit profonde ne tarda pas à me happer m'entraînant sans retour dans ses abysses de silence. Dans le noir ! Combien de temps ? Jusqu'à ce que les tourments recommencent même dans l'inconscience : maux de ventre déchirant mes entrailles, estomac révolté sans répit se retournant comme une chaussette, une débâcle de souffrance. Enfin l'apaisement avec la découverte d'un jour blanc et laiteux. Affublé d'une chemise ridicule, cerné d'appareils ronronnant, relié à l'un d'eux par une perfusion. Depuis quand étais-je là ?

Sans aucun doute, j'étais vivant ! Une infirmière s'approcha de moi.

— Comment vous sentez-vous ?

— Où suis-je ? Avez-vous retrouvé Léo ? Comment va la fille ?

— Tut, tut, tut... Du calme ! Tout doux, fit-elle vérifiant ma tension. J'appelle le médecin, et vos parents qui sont à côté. Qui est Léo ? Et quelle fille ?

— La jeune fille dans le coma qui a été écrasée par une voiture il y a quelque temps.

— Ah Julie ? Oui, je vois. Vous la connaissez ? Elle est en traumatologie et je sais qu'elle va mieux. Vos parents seront heureux d'apprendre que vous êtes revenu parmi nous. C'est grâce à eux si vous êtes en vie. Ils vous ont trouvé à temps.

Mes parents furent là très vite, cachant leur émotion. Puis la conversation prit un tour inattendu. Ma mère prit la parole.

— Maintenant que tu as repris conscience, les gendarmes vont te questionner, Alex.

— Les gendarmes ? À cause de la disparition de Léo ?

— Léo est rentré. Il va bien. Il nous a fait peur. Il a été retrouvé à la frontière espagnole. Il était traumatisé, muet, il avait perdu sa voix. Nous nous sommes demandé papa et moi pourquoi vous étiez partis en ville Léo et toi. Léo a tout avoué après avoir retrouvé la parole. Nous savons tout, ainsi que les gendarmes qui veulent t'entendre.

— Pardon. J'ai fait une bêtise. Je suis désolé. Je ne voulais pas faire de mal à cette fille. Léo non plus.

— Oui tu as fait une grosse bêtise en conduisant sans permis. Mais tu dois savoir que Julie a repris conscience.

Elle a parlé. On sait maintenant ce qui s'est passé.

Je me recroquevillai dans le lit, tentant de retenir les larmes et le choc à venir.

— Elle n'a pas été blessée par le fourgon mais par des coups très violents. C'est une tentative de meurtre. Vous l'avez sauvée en l'amenant à l'hôpital, sinon elle y restait.

— Quoi ?

— Voici la version de Julie, reprit ma mère. Sur laquelle il n'y a aucun doute puisque les faits ont été reconnus par son agresseur. Elle était au « Baratin » à Borel pour suivre le match sur écran géant avec des amis. Ils avaient tous pas mal éclaté durant la soirée. Elle rentrait à Mirastel avec son ex-copain. Je dis « ex » car ils n'étaient plus ensemble. Alors qu'ils traversaient le Bois des Fées, ils se sont disputés violemment, ce qui semblait habituel chez eux. Il s'est arrêté sur le bas-côté pour la faire descendre. Ils se sont battus. Il était plus fort, il l'a rouée de coups alors qu'elle était à terre. Il a même essayé de l'étrangler.

— Tu parles de Jo ? m'enquis-je.

— Oui, Jo. Il s'est caché dans le sous-bois, vous a vus et entendus, et même photographiés avec son téléphone. Un sacré malin qui faisait d'une pierre deux coups. Il vous faisait porter le chapeau et se faisait payer. Si Julie était décédée, personne n'aurait rien su de tout cela.

J'étais délivré d'un poids énorme. Je me sentais si léger qu'il me semblait que je flottais au-dessus du lit. C'était si bon de sourire à nouveau, d'émerger de ce puits infernal où j'avais cru perdre mon âme. Après avoir tutoyé la mort et ses ténèbres, je remontais à la surface dans un monde inondé de lumière. Était-ce un rêve ? Non, tout était bien réel.

Mon père s'exprima pour la première fois.

— Tu pourras sortir dès ce soir. Léo passera te dire bonjour. Julie doit encore rester hospitalisée. Elle aimerait te voir pour te remercier. Elle pense qu'elle te doit la vie.

Le sourire de mon père était teinté d'ironie. Juste avant, je me prenais pour un assassin, et voilà que j'étais devenu un sauveur, presque un héros !

La vie réserve de drôles de surprises, les meilleures comme les pires.

— Nous reviendrons te chercher ce soir, fit ma mère. Tu auras tout juste le temps de réviser encore un peu. L'épreuve de philo est pour mercredi. Il faut vite que tu sois sur pied. Ensuite nous t'inscrivons à l'auto-école. La conduite accompagnée, tu connais ?

Janine MALAVAL

Ce qui nous a plu

La nuit n'est qu'un contexte pour le héros qui ne se rend pas compte de ses actes. La noirceur des événements enchaînés est bien pire !

Rencontre inopinée

Le large chemin qui tantôt traversait l'orée de la forêt débouchait maintenant sur un sentier étroit.

La tentation de m'engager à vélo sur cette voie plutôt agréable était grande. Car Yves, un ami des Hautes-Alpes, m'avait dit avoir réalisé au printemps dernier, une importante cueillette de morilles dans ce secteur. Peu bavard sur la question, car il est de coutume pour un ramasseur de champignons de ne pas révéler l'endroit précis de ses coins secrets, il me parla vaguement d'une sente à suivre bordée de frênes et de jeunes bouleaux. Ce que je fis.

Une centaine de mètres plus loin, je posai ma bicyclette contre un arbre et pris mon panier d'osier fixé au porte-bagages. J'étais bien décidé moi aussi, à faire le plein de morilles que je rêvais de savourer dans une délicieuse omelette, en accompagnement d'un sauté de veau nappé de crème fraîche, ou encore dans d'autres déclinaisons culinaires possibles. J'en avais déjà l'eau à la bouche.

M'engouffrant au milieu de quelques broussailles, fouinant au pied de frênes qui constituent l'un des habitats préférés de ces champignons, j'espérais en sortir rapidement avec une cueillette de rêve. J'avancé pas à pas, balayant les lieux d'un regard attentif, à l'affût de la moindre morille. Quand le miracle se produisit.

Je n'aurais jamais imaginé pouvoir un jour rencontrer une telle kyrielle d'ascomycètes. Il devait y en avoir une bonne vingtaine, parsemés à la ronde, dressant leurs petits corps fragiles et charnus. Prêts à être ramassés avec ce plaisir et ce respect pour l'environnement qui fondent les deux postures essentielles que se doit d'adopter un réel amoureux de Dame Nature.

Tout en remerciant Yves de m'avoir mis sur le bon chemin conduisant à cette félicité, je m'attelai alors avec délicatesse à effectuer à l'aide de mon canif, une coupe franche sous le chapeau des morilles.

Alors que je venais de déposer la dernière dans mon panier, je sentis soudain le sol se dérober sous mes pieds et tout mon corps comme aspiré par le vide. Au moment de la chute, je me souvins juste d'avoir lâché le couteau et le panier. Mon attention avait été tellement captivée par cette cueillette que je n'avais pas repéré un petit aven, caché sous un lit de branches et de feuilles. Je me retrouvai dans un trou peu profond, car je pouvais toucher son bord extérieur du bout des doigts. Vainement, je tentai de remonter une paroi devenue glissante en raison de pluies récentes.



Au fond, ni branche ni grosse pierre qui auraient pu me servir d'appui pour me dégager de ce piège.

Je m'imaginai y mourir de froid, de faim et de soif, sans personne pour me secourir, seul au monde, abandonné de tous dans cette sinistre prison à six pieds sous terre.

J'avais quitté mon foyer au milieu de l'après-midi, informant Marie, mon épouse, que je partais seul à la cueillette de champignons dans la forêt voisine. Machinalement, je consultai ma montre. Elle indiquait dix-huit heures. Je savais pertinemment qu'en cette période, le crépuscule s'installerait bientôt, recouvrant d'un noir linceul cet aven que je considérais déjà comme ma tombe. Constatant mon absence, Marie donnerait probablement l'alerte dès la nuit tombée. Je me rassurais comme je pouvais.

Et pourtant, le doute m'envahit. Les pensées les plus sombres se heurtaient dans mon esprit qui cédait à la panique, minute après minute. Le rêve initial d'une belle cueillette se transformait désormais en cauchemar.

J'assistais progressivement au déclin du jour.

Sentant ma fin proche, j'appelai au secours, criant à tue-tête à plusieurs reprises, au milieu d'un angoissant et pesant silence alentour. Je ne reçus hélas aucune réponse à mes appels de détresse. Alors que la nuit recouvrait l'aven d'un voile opaque qui me glaça les veines, je pus néanmoins observer durant quelques instants une faible lumière briller au firmament.

C'était Vénus qui entra puis sortit peu à peu de mon champ de vision. Cette lueur d'espoir était un signe. Saluée comme l'étoile qui invite le gardien du troupeau à rentrer ses bêtes dans la bergerie, cette apparition fugitive m'apparut comme un bon présage.

Un lointain souvenir que j'avais occulté depuis longtemps ressurgit alors. Je revis ma grand-mère qui ne cessait de répéter à qui voulait l'entendre, que j'étais né sous une bonne étoile. Il faut dire que depuis ma plus tendre enfance, je sortais toujours indemne de nombreux accidents, chutes ou divers chocs frontaux à bicyclette, à mobylette ou même plus tard en voiture.

Et si ma grand-mère avait raison ? Et si ma bonne étoile cette nuit était Vénus ?

Après plusieurs tentatives d'une escalade que je fus contraint de juger impossible, je m'écroulai, désespéré, épuisé. Je me recroquevillai en position fœtale et malgré le froid et l'humidité qui commençaient à me gagner, le sommeil m'emporta.

Je me retrouvai au milieu d'un océan onirique, bercé et emporté par une mer de sinople qui devenait de plus en plus froide et sombre au fur et à mesure de ma descente vers le fond, où je me laissai couler avec légèreté. Un bonheur suprême quasi sensuel m'envahit.

Confiant, je gagnai les nocturnes abysses hadaux. Nageant au côté des poissons bioluminescents et autres créatures phosphorescentes au tréfonds des fosses océaniques.

Je pénétrai dans des entrailles ténébreuses de la Terre. Quand soudain, un appel irrésistible vers la lumière me hissa jusqu'à la surface, comme exhumé et arraché du plancher océanique par une poussée d'Archimède salvatrice, fuyant le monde subaquatique pour accéder à celui de l'air.

Combien de temps étais-je resté à l'article de la mort dans cette obscurité profonde ?

Je ne pus le dire. Toujours est-il que lorsque j'ouvris les yeux, une lueur extérieure éclaira mon antre. Était-ce l'aube ? Avais-je donc passé toute la nuit au fond de ce trou ?

Je fus rapidement fixé, car la clarté me permit de lire vingt heures quinze sur ma montre. J'étais donc resté plus de deux heures dans le noir, en ce lieu sordide, avec des vêtements trempés et souillés par la boue.

La lumière s'était maintenant intensifiée. Peut-être produite par les lampes de personnes venues à ma recherche ? J'aurais voulu tant y croire mais hélas, je n'entendais pas de bruits de pas ou d'échanges de paroles. Je me dressai et hurlai à nouveau « au secours ». Aucune réponse en retour. Je réitérai les appels à l'aide. En vain.

Quelle était bien l'origine de ce fort rayonnement ?

Soudain, j'entendis une voix douce et rassurante.

— Ne t'inquiète pas mon ami ! Je suis la protectrice de la forêt et je viens au secours de certaines personnes égarées en ce lieu qui ont besoin de mon aide et qui manifestent de la bonté dans leur propre vie. Je vais donc t'aider à sortir de ce piège. Mais au préalable, tu dois faire un vœu, celui qui te semble le plus cher et que tu verras se réaliser d'ici peu, s'il est consacré à apporter du bonheur autour de toi.

Je n'en croyais pas mes yeux. J'assistai au spectacle le plus féérique qu'il ne m'ait jamais été donné de voir. Une licorne d'une blancheur immaculée, telle que je me l'imaginai encore enfant au travers de rêves ou de contes mythologiques, était là au-dessus de la cavité, me regardant avec compassion.

D'après mes souvenirs, j'avais appris que cet animal est tenu pour être la plus merveilleuse de toutes les créatures mythiques. Incarnant la virginité et la pureté féminine, la licorne serait également un symbole de magie, de miracles et d'enchantement.

Cependant, elle n'apparaîtrait qu'à de très rares occasions et aurait la capacité d'accorder des miracles à ceux qui auraient un cœur pur, sage et vertueux au sein de leurs actions.

Et de plus, la licorne me parlait et me demandait d'émettre mon vœu le plus cher lié à l'apport du bonheur autour de moi. Incroyable !

L'aura qui émanait de cette créature merveilleuse irradiait les lieux pourtant plongés dans l'obscurité. Je distin-

guais nettement sa longue corne torsadée et dorée qui pointait dans ma direction au fond du trou.

Pendant quelques secondes, je crus que je vivais un rêve. Je me demandais même si je n'étais pas mort, la licorne m'accompagnant durant le fameux passage de vie à trépas.

Pourtant, sa présence était bien réelle, car l'animal se pencha en avant et me dit :

— As-tu pensé à formuler ton vœu ? Quand cela sera fait, accroche-toi à ma corne et tu pourras ainsi regagner la terre ferme.

Concernant l'émission d'un vœu lié à l'apparition de l'unicorne, je dois avouer que je ne le méritais vraiment pas, car je ne me sentais ni vertueux ni spécialement sage. Il semblerait que oui selon l'animal. À ce moment-là, me vint à l'esprit notre couple qui n'ayant pu avoir d'enfant malgré plusieurs tentatives, avait fait une demande d'adoption plénière d'une petite fille d'origine asiatique. Mais aucune réponse favorable depuis deux années en dépit de nos relances.

Fermant les yeux, je fis ardemment le vœu de voir notre petite famille s'agrandir de la venue d'un petit être d'amour...



Le vœu effectué, ne demandant pas mon reste, je saisis la corne à pleines mains. Comme par enchantement, je sentis une traction verticale me propulser dans les airs. La puissance de la créature fut telle que mon corps se souleva comme un fétu de paille. J'étais enfin extrait de ce trou, à jamais libéré de ce mauvais souvenir.

Ma première idée fut de remercier mon sauveur. Ne ressentant aucune peur, je m'approchai de l'animal et caressai délicatement sa robe blanche, douce et soyeuse. Quelques poils fins restèrent dans ma main.

À ce moment-là, la licorne pivota sur elle-même, me regarda et m'invita à regagner de nuit le chemin du retour. Je distinguai dans les pupilles noires de ses grands yeux brillant de mille feux qui me fixaient, la forme d'une lettre portant un en-tête, « Agence française de l'adoption ».

La licorne avait-elle eu le pouvoir de lire dans mes pensées et connaître mon vœu ?

S'agissait-il d'un heureux présage ? Je remplis rapide-

ment mon panier avec les morilles tombées au sol, ramassai mon canif et suivis la licorne. Tel un enfant vivant une péripétie fantastique inédite, je longeai un sentier maintenant illuminé par le rayonnement de la créature.

Elle me lança un dernier regard puis s'évapora. Parvenu à ma bicyclette, je fixai le panier sur le porte-bagages et rentrai rapidement en pensant à l'inquiétude de Marie qu'il me tardait de rassurer au plus vite. Curieusement, le chemin du retour fut aisément traversé malgré la nuit profonde.

Cependant, je m'imaginai mal raconter à mon épouse ma rencontre avec un animal féérique m'ayant sauvé d'une mort certaine et invité à faire un vœu probablement exaucé. Elle m'aurait pris pour un fou !

D'ailleurs, le doute m'habitait toujours. Cette aventure avait-elle vraiment eu lieu ? Étais-je réellement tombé dans un trou ? Et si le sommeil m'avait gagné durant la cueillette ?

Lorsque Marie vida délicatement le contenu du panier, elle se retourna vers moi et dubitative, me questionna avec une légère pointe de jalousie :

— Es-tu sûr Baptiste d'être parti seul à la cueillette de champignons car, passe encore que tu sois rentré tard avec des vêtements couverts de boue, j'ai quand même repéré parmi les morilles, ce qui ressemble fort à une petite mèche de cheveux blancs et soyeux ?

Je fus contraint de lui dire la vérité. Mais je pense que même aujourd'hui, le doute subsiste encore dans son esprit, mais pas dans le mien.

Le lendemain, j'attendis avec impatience le passage du facteur.

Serge Pastor

Ce qui nous a plu

Entre aventure mycologique, accident forestier, conte et histoire de couple, on a longtemps cherché la logique et on s'est laissé surprendre par la fin... elle-même en suspension !

La Nouve, le site

Le site de *La Nouve* recense les éditeurs et les revues de nouvelles, publie un article quotidien sur le monde de la nouvelle et des récits courts, plus une lettre d'informations hebdomadaire. Derrière ces réalisations gratuites, l'équipe bénévole (c'est-à-dire pleine de bonne volonté) de l'association *La Piterne* attend vos encouragements et surtout vos informations :

- éditeurs, qui publiez un recueil,
- animateurs, qui remettez des prix
- lecteurs, qui découvrez des « pépites »
- auteurs, qui êtes le cœur de ce monde vivant.

La visière gothique²

Encore ce sentiment d'abandon... Le passé qui me rattrape ? Je t'ai envoyé plusieurs SOS. Je me suis même sentie obligée de te demander si je te manquais ! Ta réponse était plate et surfaite, comme un écho, ça m'a fait une étrange impression... Et bien sûr à chaque fois je te répète de me faire des messages pour égayer ma journée, même un seul par jour ! Toujours rien... Hier matin, j'ai enfin réussi à te joindre en visio. Tu m'as dit, « baby » *je ne peux pas tout donner*... Je ne me fais pas d'illusions alors, ça veut dire que tu te bourres la gueule tous les soirs à partir de quatre heures de l'après-midi, puis tu as tes horribles pensées, rien ne va plus sauf la musique... Donc je suis dans la descente, au sous-sol avec le reste... Cool !

Cette nuit j'ai rêvé que ton visage gisait au sol comme s'il avait été scalpé, mais tu étais encore vivant. Mon amour réduit à ça, juste un masque de peau, avec des yeux pour regarder, quelques cheveux emmêlés... et ta barbe. Ça devait faire longtemps qu'il était là, parce que tu n'avais pas pu te raser le crâne depuis que ta tête avait roulé par terre, juste après avoir été coupée, dans le couloir d'un aéroport, le Galeo Tom Jobim je crois, et ta casquette avait giclé plus loin, toute chiffonnée...

L'alcool ça scinde la personnalité. Souvent quand tu bois, tu as cette intuition que *l'impulsion renvoie les fils prodigues*... Figure-toi que je cherche encore ce que ça veut dire ! Il y aurait deux fils en toi, renvoyés dos à dos ? Marionnette d'un parent et copie conforme de l'autre ? Peut-être du même... Avant de partir tu as dit un truc comme *je sais quelque chose de très mauvais*... Je crois comprendre, malheureusement, mais tout ce que j'en dis, moi, n'est qu'un lancé de confettis dans le vent... Depuis que tu es à Rio, je me sens délaissée. Tu sais à quel point tu me manques, mais tu ne me fais aucun message. Est-ce qu'il faut que je te supplie ? Ça ne peut pas être l'homme que j'aime derrière ce comportement négligeant, ce n'est pas possible ! Je ne rêve pas, je communique bien avec celui qui me disait que j'étais « tout » pour lui ? À moins que ce soit celui ou celle qui te conseille de foutre en l'air notre relation... Dans la mesure où tu vas vouloir renouveler cette (magnifique !) expérience de partir seul et de ne rien partager avec moi, ou presque... Salve de photos le deuxième jour, puis quarante-huit heures sans nouvelles, rebelote quarante-huit heures et ainsi de suite, moi je jette l'éponge !

Je sais, tu ne peux pas tout donner. Est-ce vrai que refuser de dire la vérité à quelqu'un à qui on la doit, revient à

²En italique, des paroles du single posthume *I can't give everything away*, sur l'album *Blackstar* de David Bowie.

le priver de sa dignité ? Je suis déjà vaccinée contre les chimères qui se cachent derrière les addictions : le « moi » du sujet est coupé de ses émotions, tel un handicapé affectif livré à des crises de colère ou de désespoir. Sauf que je ne suis pas d'accord de toujours te mâcher la vie pour faire avaler sa nourriture à ton *cœur obscurci*... Protégée par les méridiens qui nous séparent, je peux t'avouer avoir déjà rencontré à plusieurs reprises cette autre toi-même très désobligeante. Je sais très bien que tu lis mes messages, mais c'est « elle » qui ne veut pas que tu répondes !

Ne changeons pas de sujet et revenons à notre vie de couple. Jamais tu ne me proposes une activité si ça ne se combine pas avec tes habitudes et tes hobbies. La musique en premier, c'est vrai, et boire un verre. Les concerts, les vides greniers, encore un verre. Une expo, un musée, mais là il faut que je te traîne et pas question que ça dure ! Ton grand combat, « ne pas perdre ton temps ». Alors je cours derrière toi comme un animal de compagnie, ta chimère interdisant à mon « moi » de se rebeller ! Aussitôt, elle souffle à ton oreille l'urgence de traîner dans les rues étroites et sombres, s'engouffrer dans un bar clandestin ou autre lieu sous-marin... Et là, sage et obéissante, je reste devant l'entrée, totalement impuissante à te retenir, muselée par ma peur d'être enfermée...

Aller, avoue que depuis que tu as mis le pied sur le sol brésilien, tu ne te foutes pas pour m'écrire des messages... Je ne semble plus dans le top dix des gens auxquels tu penses le matin quand tu te lèves, ni le soir quand tu te couches... Peut-être parce que justement tu ne te couches plus... Et tu veux me faire croire que tu « t'éclates », en toute conscience que la vie ne vaut que les plaisirs qu'on lui vole ? Personne n'aborde la question du poison, la vérité, où ça te mène... Tu crois vraiment que ça n'arrive qu'aux autres ? Alors, toujours certain de ne pas vouloir partager ta joie avec moi ? Ou peut-être aurais-tu trop à dire, et tu auras préféré te taire...

Ta chimère va se faufiler dans son trou perdu et petit à petit tu réaliseras... Grandiloquent tu rejetteras la faute sur toi-même ou bien tu me culpabiliseras, et dans ce dernier cas, pour sûr, ta chimère tirera encore les ficelles ! Et peut-être même dans le premier cas. Comprends bien qu'on est cernés, tous les deux ! Tiens, comme par hasard, quand je gratte de ce côté, tu me balances deux mots de réponse, feignant de t'impliquer, tellement tu es occupé à autre chose ! Souviens-toi, nous devons faire ce voyage ensemble... Quand j'ai reçu la convocation pour mon nouveau traitement, j'ai compris que je ne serai pas du voyage. Incroyable, ça ne te dérangeait pas ! Tu disais qu'on se parlerait tous les jours, je me souviens de tes promesses, des trémolos dans ta voix... Au lieu de ça, tu t'es appliqué à me castrer de mon désir de partager ce voyage, même à distance. Je ne demandais pas grand-chose, une ou deux photos par jour, et je me répète, un ou deux mes-

sages, courts, soit, mais réconfortants. Peau de zob, même devant la preuve irréfutable de tes manquements tu n'as pas bougé d'un iota... Et on ne parle toujours pas des effets du poison sur ta pensée...

Oui, l'alcool aggrave les choses, mais l'alcool est devenu le problème parce qu'il était d'abord la solution. Quand tu es sobre tu sembles m'aimer, quand tu bois en ma compagnie tu m'adores ! Mais quand tu bois seul dans ton coin, tu as honte de toi et tu veux me quitter. C'est ça que j'ai senti, à Rio tu niais vouloir m'oublier, ou plutôt non, tu ne niais pas justement, tu te justifiais de ne pas vouloir me faire partager ton bonheur « indécent » d'être là-bas sans moi. C'est quand même vachement tordu ! Au début, c'était très violent moralement, et puis petit à petit j'ai commencé à comprendre. À la question, est-ce que je peux surmonter ce fléau, la réponse est non, autant de jours à vivre avec ça, autant de paradoxes et d'ambivalences quotidiennes.

Eh bien, on y est ! Ce voyage a inauguré un retournement de situation. Il a isolé ta chimère à l'autre bout de la terre. Certes, elle s'en est donné à cœur joie pour me casser du sucre sur le dos mais le déroulement des faits l'a divertie et elle a négligé un élément primordial : dans la communication entre nous il y avait un point aveugle... Une chimère n'a pas la notion du temps qui passe, n'importe où dans le monde, elle est prisonnière du présent. Je me suis cachée dans la faille du décalage horaire, accusant le temps long (à mon tour de feindre !), dans le but de m'approcher d'elle, et, complètement invisible à son mauvais œil, la débusquer et lui couper la chique !

La bête est tombée pile dans le piège, elle qui rêvait sans relâche de mortifier mon âme en sacrifices, pour satisfaire tes contritions... Bien des fois, j'ai failli m'évanouir... *Ne me voyant plus et me sentant moins, disant non en voulant dire oui*, elle t'as resserré sur son noyau de haine et tu t'es éloigné de notre couple, tu m'as écartée purement et simplement, sans même t'en rendre compte... Et comme j'ai toujours ma batterie de secours, une sauvegarde personnelle et confidentielle qui sort de sa veille quand les choses tournent mal, mon âme se met en recherche autour de moi, la feuille gorgée de lumière là sur le tilleul encore vert, le nuage étincelant au-dessus de l'averse, à l'heure où le soleil est au zénith... Vite, me libérer, roucouler avec les oiseaux, courir avec les loups, respirer l'air du temps à pleins poumons !

En relisant notre seul véritable échange, je réalise que la clef des champs passe par l'écrit, parce que l'écrit reste qui me crève les yeux d'être dans une position interchangeable ! Par exemple, lors de notre dernier séjour à Lisbonne, tu as tout fait pour me détourner du musée Guggenheim ! En revenant sur le sujet, j'espérais que tu te remettes en question, mais tu l'as qualifié de « caprice puéril » ! Tu aurais pu répondre exactement la même

chose à n'importe quelle autre femme, alors que moi, je prenais la peine de t'écrire un message qui ne pouvait s'adresser qu'à toi... Plus la mascarade faisait rage, plus elle gravait en moi une volonté. Ta chimère est décidément très méchante, elle prend tout au premier degré et ne daigne pas répondre aux questions posées. Plus elle nous entraîne dans la noirceur de tes pensées, elle enfonce le couteau dans la plaie qu'elle croit avoir ouverte... Alors je l'ai laissée croire ce qu'elle voulait et ensuite pendant la visio, j'ai observé ses grimaces sous ta barbe perlée de mousse... J'ai réalisé qu'il ne fallait plus la confondre avec le bonhomme et j'ai tranché d'un coup sec. « Voulez-vous bloquer ce contact ? » Oui ! Forcément, tu t'es braqué...

Une épreuve, cette séparation, mais finalement une belle prestation, une réussite je dirais, un exercice de style ! À ma déclaration de détresse, tu m'as renvoyé des réponses très dures... Pas de remise en question, même pas de fausse repentance ! Si tu ne demandes rien, j'attendrai quelque temps jusqu'à ce que la chimère soit rentrée dans la crypte où jadis tu l'avais mise à couver. Peut-être que je dois m'attendre à une issue fatale... Surtout n'essaye plus de m'infantiliser, je déteste ça ! Ma plus grande avancée a été de t'avoir laissé face à toi-même, en tête à tête avec ton égoïsme. Si ça ne te dérange pas d'être égoïste alors il n'y a rien à faire, c'est sans fin...

En pensée je te demande pardon, je n'ai rien pu faire pour t'aider à repousser cette vilaine bête, c'est bien triste. Je pouvais seulement m'en dégager. Ça va être terrible le jour où tu vas réaliser... Hélas, j'ai bien peur qu'elle soit bien enroulée autour de toi et qu'elle ne te lâche plus... Oh, ça ne sera pas la peine d'être agressif. Je voulais seulement recevoir des mots gentils et il ne s'est rien passé, alors j'ai essayé de te dire mon ressenti, et ça a été pire, ton allusion à mon anxiété concluant que ma plainte ça voulait dire que notre relation était finie, fêlée, cassée, irréparable... Comme prévu, ça a été un vrai dialogue de sourds, pas moyen de se faire comprendre ! À moi d'assumer maintenant que *les nouvelles* ne seront jamais *florissantes*, que tu n'as rien à me donner, que ton silence c'est *le message que tu m'envoies*, et peut-être que tu le calibres comme ça pour me laisser partir...

D'accord, je dois aborder cette étape calmement. Si tu continues à me narguer c'est parce que la chimère a pris de l'ascendant, inutile d'aller se frotter... Une femme digne ou un homme digne n'ont-ils pas le devoir de se faire aimer ? Je profite d'avoir durci le ton et refusé à mon tour de t'entendre, comme un tremplin pour ma survie... Ça ne se représentera pas de sitôt, car je sais comme tu peux être attendrissant ! Du fait que tu étais à Rio, je m'étais dit que c'était le bon moment... Parce que la réalité est arbitraire... Est-ce que je serais jalouse de te savoir au bras d'une autre ? La réponse est encore non. Surtout, ne pas te

regarder quand tu reviendras me voir ! Je promènerai mes yeux tout autour de toi sans m'attarder et je te resserrai quelques louches sur ton comportement à mon égard quand tu étais là-bas. Quand j'ai demandé un peu plus d'attention de ta part. Quand je ne répondais plus au doigt et à l'œil. Quand j'ai voulu inverser la vapeur... Quelques-unes des vérités de toute cette histoire.

Et si nos sentiments avaient disparu au-dessus de l'Atlantique, quand ton avion survolait le triangle des Bermudes ? Ça serait bien pratique... Moi, je veux continuer d'exister en t'accueillant dans mes rêves et prendre tout mon temps pour t'oublier. Mais toi, est-ce que tu m'oublies ? Redis-le encore une fois, *je ne peux pas tout donner*. Ta réserve sera mon rempart, notre ligne de silence, juste un peu d'alprazolam par-dessus et tout ira bien, de mieux en mieux avec le temps. Je me doute que tu fais ce que tu peux, en même temps je ne vois pas très bien comment tu pourrais te débourber tout seul après t'être embourbé de si bon cœur ! Ta chimère a voulu me punir de trop t'aimer ? Quelle rabat-joie ! C'est comme *les motifs de crânes* sur la visière de ta casquette quand tu viens me voir, des fois, en salle de chimio... C'est quoi cette provocation ? Quand même, devant tous ces gens en sursis sur leur fauteuil... Et puis zut quoi, débranche ou rebranche, mais fais risette ! Rends-moi mon optimisme, remplis mon cœur... Tiens, et si on te trouvait un guide ? Oh, pas un prophète, un artiste plutôt, un de ceux qui ont le secret... Comment on attrape une étoile qui résiste au vide...

Berline Zembla

Ce qui nous a plu

Marier le monde de la nouvelle et celui de la chanson. Aborder la large palette des sentiments dans le difficile contexte de la rupture et de la maladie. Mixer la rage et le pardon.



Le Creux de la Litorne

*Seul l'esprit, s'il souffle sur la glaise,
peut créer... la Créature.*

Samedi matin.

L'alarme hurlait. Roland était suspendu dans le vide et le noir absolu.

Il voulut tourner sur sa corde, mettre un pied sur la paroi. Il restait plaqué dos au mur. Il tendit les bras et trouva l'interrupteur. Il était sur son lit... en pyjama...

— Je crois que cette journée va être plus dure que d'habitude...

Il se prépara, sans savoir qu'il vivait les premières heures d'un long calvaire.

La brume matinale était épaisse. Il attendait au bord de la route départementale, coincé entre les ombres des arbres et la clarté envahissante de la lune. Un faisceau de lumière diffus apparut au loin.

Roland jeta ses affaires dans le coffre de la voiture. Le pot d'échappement rejetait une fumée irrespirable.

— Prêt pour l'expé de votre vie ? demanda Hervé.

À eux quatre, ils formaient l'équipe de choc au sein du club spéléo.

Dans la lumière de l'aurore, l'ombre noire des falaises du Mont Peney semblait tomber vers l'avant pour fondre sur la route des spéléologues.

La Montagne de Bange est un plateau triangulaire de 4 kilomètres de côté pointant vers le nord et culminant à 1 400 mètres d'altitude. Des barres rocheuses délimitent le plateau, ce qui le rend accessible uniquement depuis sa ligne Sud.

Lorsque la pluie s'écrase sur la montagne, l'eau pourrait couler, dévaler les pentes des lignes nord jusqu'à la ligne sud et créer ainsi, au seul point bas de la montagne, un ruisseau. La gravité l'emmènerait vers Arith et les autres villages de la vallée, pour grossir le torrent du Chéran. Mais il n'en est rien, car ici la montagne s'imprègne des humeurs du ciel... Au fil des siècles, le calcaire avait été martelé par l'eau de pluie agressive, qui avait commencé à creuser des sillons, des dépressions puis des crevasses. Sous le gris des falaises de calcaire et le vert des sapins, le temps s'était tracé un chemin, avait avancé toujours se-rein ; le temps et l'eau avaient vaincu les pressions du rocher par l'entremise de la chimie et de la gravité, l'eau avait transpercé et modelé l'intérieur de la montagne.

Chargé de matériel sur le sentier à travers les bois, le groupe silencieux montait pendant que Roland, à l'arrière, avait l'impression étrange qu'on les observait.

— Ça ira mieux une fois sur la corde, se dit-il.

Ils marchaient sur les lapiaz.

— La Litorne devrait être tout près maintenant, fit remarquer Hervé.

À deux pas se trouvait un trou noir. Un courant d'air froid vint caresser les explorateurs. Comme si la montagne venait inspecter le groupe, ces êtres organiques venant profaner son monde intérieur.

Ils avaient enfilé leurs combinaisons jaunes étanches, leur baudrier et remplissaient les réservoirs d'eau de leur lampe à carbure, pour démarrer les éclairages individuels.

Stéphane vissait les plaques d'amarrage sur les spits incrustés dans la roche. Hervé tira sur le nœud en huit et jugea que l'amarrage était bon. Satisfait, il jeta la corde dans le puits.

Stéphane descendit le premier, suivi d'Hervé et Caroline. En bas du puits, Caro décrocha la corde de son descendeur et cria à Roland qu'il pouvait y aller. Il avait toujours la même impression lorsqu'il entrait dans un trou : la montagne les accueillait chez elle. Il s'assit dans son baudrier et décrocha ses longues pour commencer sa descente. L'air du creux amenait sa fraîcheur glaciale et minérale. Ils progressèrent en file indienne dans le cours d'eau souterrain et arrivèrent au deuxième puits.

Stéphane descendit le P5 vertical, enchaîna sur la longue vire descendante du P7 et donna le signal à sa suite. Roland fermait la progression. Un bruit distant et sourd se mit à retentir à l'amont et les arrêta.

— Qu'est-ce que c'est ?

Le bruit de rocher s'arrêta net.

— Il est en train de se passer quelque chose d'inhabituel, s'obstinait Roland intérieurement.

À un rythme soutenu, le groupe enchaîna les puits successifs, et ils mirent les pieds dans la rivière du Collecteur.

Le Collecteur des Étorneaux était si vaste que l'éclairage du groupe ne permettait pas de distinguer les parois. Ils se trouvaient dans un véritable lit de rivière, large d'une quinzaine de mètres et présentant des bancs de sable et de galets. Le groupe passa un premier ressaut de quatre mètres, et soudain, un amas de fistuleuses s'illumina devant eux. Le calcium, contenu dans l'eau suintant du plafond, avait précipité et formé, goutte après goutte, de fins anneaux de carbonate de calcium blancs et translucides, de seulement cinq millimètres de diamètre. Les fistuleuses étaient longues d'un à trois mètres et donnaient à la paroi une allure de cathédrale. La salle Fitoja était une grande galerie fossile. Elle était isolée du réseau principal, au-dessus du Collecteur des Étorneaux, si bien que l'eau n'était jamais entrée.

Ils progressaient lentement, à 300 mètres sous la montagne, tels des archéologues découvrant et profanant la tombe d'un pharaon inconnu. Un nouvel écho provenant

du collecteur vint les déranger. Ils écoutèrent, figés, silencieux. Des gerbes d'eau frappaient les immenses parois du collecteur.

— Que se passe-t-il ? se demanda Roland.

Un vent glacial s'engouffra dans la galerie pour envelopper les spéléologues. Tous imaginèrent une crue dévalant le collecteur pour déferler sur eux sa puissance. Ils furent paralysés.

— Regardez vos pieds... articula Caro.

— Du sang ! hurla Stéphane.

Un torrent de peur les emporta.

— Remontons à l'intersection de La Litorne, lança Hervé transporté.

S'ils réussissaient à atteindre les puits montant vers La Litorne, ils pouvaient éviter le danger qui descendait vers eux. Mais lequel ?

Stéphane fut le premier sur la corde du P9. Pompant frénétiquement, la corde se tendit et il monta. La rumeur grondait de plus en plus fort et un mugissement puissant résonna violemment. La montagne tremblait. Caro prit la corde à la suite de Stéphane et grimpa. Hervé et Roland, immobiles dans le cours d'eau, étaient terrifiés par les images d'horreur qui défilaient sous leurs yeux : des cadavres de gibiers flottaient, déchirés, sur une liqueur écarlate. La montagne frémit. Des rochers volaient contre les parois. Soudain, une masse bruyante se mettait en mouvement dans leur direction. Les pierres roulaient et résonnaient de plus en plus fort tels les tambours barbares annonçant la bataille.

Hervé vociféra vers Caro, Stéphane leur cria de partir vers la Litorne. Roland et lui s'échappèrent vers l'aval. Tout vrombissait autour d'eux, une créature répandait son cri puissant dans le collecteur et venait s'abattre sur eux en cognant les parois autour d'elle. Un énorme bras fit voler la galerie du puits en morceaux, une ombre massive s'écrasa sur Caro qui disparut dans l'éboulement. La créature frénétique cherchait ses proies. Un abîme s'ouvrit sous les pieds de Stéphane.

Ils comprirent que l'accès vers la Litorne était en train de s'écrouler et s'enfuirent dans le lit du collecteur. Hervé et Roland avaient glissé à toute allure sur les cordes qu'équipaient les ressauts en direction de Fitoja. Ils s'enfuirent sous la Faille Fitoja, dans Le Boyau de Jonction. Ils couraient vers l'aval sans comprendre ce qui se passait, tandis qu'une créature venue des Enfers venait de tuer leurs amis. Le boyau étroit s'élargissait à mesure qu'ils progressaient. Un hurlement surpuissant retentit dans leur direction. Ils ne purent savoir si ce fut la taille du boyau ou l'éboulement général du Collecteur des Étorneaux qui fit disparaître la créature derrière eux.

Ils s'arrêtèrent haletants, horrifiés et prenaient conscience de la disparition de Caro et Stéphane.

— Qu'est-ce que c'était !? s'exclama Roland.

Le réseau amont était définitivement scellé par l'effondrement. Ils étaient condamnés. L'ombre mouvante, tel un prédateur, guettait les corps organiques qui gesticulaient encore dans les entrailles de la montagne. Les échos de pierres se mirent à retentir, les rochers frappèrent.

Leur seul espoir était de descendre le réseau de Bange vers Pré Rouge et de trouver la liaison au sec à la parallèle du Siphon Suspendu. Le siphon resterait un obstacle. Leur chance était mince. Malgré l'incompréhension qui les habitait, ils se dirigèrent fébrilement vers la Salle de l'Olympe.

Le Ramping du Déambule était un long boyau étroit qui menait, après deux heures d'efforts, au Siphon Suspendu.

Les flammes de leurs casques étaient faibles et annonçaient qu'ils manqueraient de carburant. Roland prit le kit d'Hervé, passa devant et commença à progresser dans le ramping. Les parois lisses permettaient aux spéléos de glisser à la force des bras. La flamme de leur casque touchait le plafond chaque fois qu'ils relevaient la tête, si bien qu'ils laissaient des traces noires contre la paroi. Un bruit terrifiant habita la roche qui les encerclait. La montagne bougea, le boyau monta puis retomba violemment. Ils se cramponnèrent en priant de ne pas se faire broyer. La créature tentait d'arriver jusqu'à eux.

Le Déambule était la seule galerie sèche permettant de relier la Salle de l'Olympe au réseau de Pré Rouge. De la Salle de l'Olympe partaient en Y le ramping où évoluaient Roland et Hervé. L'autre galerie siphonnait très vite et créait un détour important. C'était le chemin emprunté par la Rivière de Bange qui reliait le Réseau des Argonautes et le Siphon Suspendu.

Une rumeur obscure avançait dans les ténèbres, envahissait les nervures du réseau de la Rivière de Bange, s'insinuant dans les recoins vierges de la montagne, sondant l'eau, l'argile, les galets et le calcaire pour dénicher les intrus. L'esprit de la montagne guettait et pourchassait ces êtres organiques qui venaient profaner son outre-monde minéral.

Enterrés vivants dans la montagne de Bange sous plus de trois cents mètres de calcaire, les deux explorateurs se tortillaient tels de minuscules vers de terre tentant d'échapper à un prédateur à l'affût.

— On arrive à l'intersection venant des Argonautes ! s'exclama Roland exténué.

Le ramping laissa place à un boyau plus large et plus haut qui leur permit de se relever. Épuisés, couverts de boue argileuse, ils tentaient de renaître. Ils arrivèrent à l'intersection entre les réseaux de Bange, des Argonautes et de Pré Rouge. Le sol lisse et dur laissa place à des galets et du sable. À plus d'un kilomètre et demi de l'entrée de la grotte du Pré Rouge, Roland et Hervé débouchèrent sur les reflets étincelants d'un lac bleu turquoise, pur et magni-

fique. Le Siphon Suspendu, avec toute sa splendeur et sa beauté originelle, leur barrait la route vers la lumière et l'espoir.

La peur renaissait dans leurs poitrines et se répandait dans leurs corps comme une injection. La terreur gagnait du chemin et s'attaquait à leur volonté de survivre. Ils se mirent en quête de la liaison entre le réseau de Bange et Pré Rouge. Leur seule chance résidait dans le bras de réseau qui partait sur la gauche du siphon et qui, d'après la topographie, pouvait rejoindre un autre méandre faisant partie du réseau de Pré Rouge. Ce bras de réseau s'appelait la Diaclase de la Conquête Impérialiste. Il devait déboucher sur le couloir dit de la Belle Galerie, dont le bout avait tendance à siphonner en fonction des humeurs du ciel. La Belle Galerie débouchait successivement sur l'Égout, le Vilebrequin, la Chapelle, le Réseau d'Aix, sur le Réseau Chevalier et pour finir sur l'entrée de la Grotte de Pré Rouge : la seule échappatoire.

Alors que Roland travaillait une fissure d'où provenait un léger courant d'air, Hervé lui donna sa pile électrique pour qu'il puisse observer l'ouverture. Après tant d'efforts, ils manquèrent d'eau. Leurs lampes à carbure n'assuraient plus l'éclairage suffisant. Hervé dut se résigner et retourna en direction du siphon pour réapprovisionner les lampes en eau.

Il s'arrêta pour écouter. L'écho venait du réseau amont des Argonautes. Le tapage rythmé... Il s'obstina, s'approcha du rivage, s'agenouilla sur une plage de sable. Il commença à noyer la gourde dans l'eau pure et claire du lac. Un bruit sourd remplit à nouveau l'espace. Le courant d'air monta en intensité, et du fond du réseau, il entendit mugir une armée. Se relevant, hypnotisé, il vit des ombres. Un souffle rageur éteignit la flamme de son casque. Hervé fut happé par un gigantesque bras de pierre et disparut. Roland perdit connaissance.

Il était seul dans l'obscurité, se toucha les paupières. Il tapota sa taille, il avait sa lampe, son matériel. En tournant la molette sur son casque une petite flamme explosa comme un léger souffle de vie au milieu du néant. La galerie avait été brisée sous l'effet d'un choc inexplicable. Il se trouvait dans la Diaclase de la Conquête Impérialiste. Roland eut une bouffée d'énergie. Il avait pénétré le réseau salvateur de Pré Rouge et Hervé venait de le payer de sa vie.

Il progressa. À une allure exceptionnelle en de telles circonstances. Il passait un couloir sinueux et atteignit la Belle Galerie : elle siphonnait ! Devant la surface bleue et calme du lac, il entendait les derniers crépitements de la flamme de son bec d'éclairage. Il fut dans un noir absolu.

— La lampe électrique ! pensa-t-il.

Il porta les mains à l'avant de son casque, trouva l'interrupteur et un faisceau de lumière blanche alla se perdre dans le néant devant lui.

Tandis que l'éclairage à l'acétylène aurait été inutile sous l'eau, l'éclairage électrique lui laissait une chance de trouver son chemin vers La Belle Galerie. Roland inspira avant de plonger dans le siphon glacial. Il nagea entre les parois, son casque heurtant le plafond. Ses jambes poussèrent, poussèrent encore dans l'eau pure du conduit noyé. Dans un dernier instinct de survie, son corps glissa et surgit à la surface.

Il toucha pied et rampa pour s'extirper de la froideur du lac. Puisant des forces au plus profond de lui-même, mobilisant son corps et tout son être pour une ultime giclée d'énergie parmi les pièges de la montagne, Roland courut, rampa, marcha et courut encore pour s'extirper du colosse minéral.

Il parcourut les méandres de L'Égout, du Vilebrequin, du Réseau d'Aix et du Réseau Chevalier. Il titubait, pâle et sale, venu des fins fonds d'un monde hostile et minéral. Une lueur blanche, violente, brillait au fond du tunnel. Les odeurs du monde extérieur, chaudes, vinrent caresser son visage. Elles prirent le pas sur le froid fade et glacial du trou. Anéanti, à bout de forces, il s'effondra au milieu d'un univers blanc et rayonnant.

Une pression sur ses membres... L'homme qui le portait vit un spéléologue, sale et méconnaissable qui délirait. L'homme essaya d'expliquer :

— Il y a eu un tremblement de terre. Je ne sais pas comment vous avez pu sortir de là mon gars !

Roland comprit, juste avant de s'évanouir à nouveau, que personne ne voudra comprendre ce qui leur était arrivé.

Quelques jours après le drame des spéléologues, la science des hommes consigna froidement dans ses archives qu'un simple séisme avait eut lieu. L'épicentre avait été la montagne de Bange dans le massif des Bauges.

Sylvain ZANDON

Ce qui nous a plu

Intéresser des claustrophobes à la spéléologie est déjà un exploit ; les maintenir en haleine jusqu'à la fin en est un second. Terminer par un retour à la vie si insensible aux prouesses qu'elle leur attribue la banalité d'un fait-divers... chapeau bas !



Rapport de jury

À *La Piterne*, on aime paraître sérieux.

Plutôt qu'un déjeuner dans un restaurant chic, on s'est réuni dans une cuisine et on a délibéré autour d'un jambon avant de rédiger le rapport. L'allure est plus administrative que littéraire, le résultat est le même : le prix Goncourt devenant notre prix Concours, basta pour le reste.

Points du règlement les plus négligés ?

L'article 7 : *Les textes (...) portent un titre, lui-même différent du sujet proposé.*

Trois textes souffraient de cette carence.

L'article 8 : *il joint une fiche indiquant les nom, prénom, année de naissance, code postal et adresse mél de l'écrivain ou du représentant du groupe d'écrivains.*

Six envois ne contenaient aucune information à ce propos ; parfois, elles figuraient dans le message d'accompagnement.

Le fond et la forme

Le jury se penche sur la taille des œuvres.

Elles s'étirent de quelques vers à 20 950 signes. La moyenne des textes recevables a été mesurée à 12 523 caractères, on passe les décimales sous silence !

Exit le problème du format PDF exclu des prochains concours ; la fantaisie (parfois de mauvais goût) et la remise en état des textes ne sont plus que de mauvais souvenirs pour le Secrétaire.

Après la forme, le jury commente le fond.

Ses principales attentes transpirent dans sa grille de notation : taille du texte et respect du thème pèsent 3 points ; respect de la langue française (orthographe correcte, ponctuation cohérente, accord des verbes, variété du vocabulaire) rapportent 9 points.

Les gains de ces rubriques vont de 0 à 9 points et la moyenne se fixe à 4,98 (là, les décimales ont leur importance). Neuf points à rattraper quand il en reste 7 à gagner pour l'intrigue, la chute et l'émotion éprouvée à la lecture, le retard est insurmontable.

$3 + 9 + 7 = 19$. Vous remarquez que le barème s'arrête au seuil du traditionnel 20/20. L'ultime point est laissé à l'appréciation personnelle ; quand le juré a sous les yeux une œuvre où la langue est si belle qu'il a envie de lui donner 10 au lieu de 9, l'intrigue est si bien construite et suivie que trois points semblent pingres...

Le grand écart

Les résultats demandent à être ordonnés, l'ordinateur sait le faire plus vite que nos Pieds Nickelés, et il préserve des erreurs. La colonne des totaux dresse le bilan : à 3/20 (oui, oui : trois !), peu d'espoir d'aller loin ; à 15, on commence à espérer et à 19, on dort sur ses deux oreilles.

Pour laisser un peu de rêve à chaque lauréat, le jury décide de publier les œuvres retenues dans un ordre aléatoire et non dans celui des notes. Peut-être que le premier texte publié a obtenu un score moindre que les suivants... allez savoir !

Ultime détail, vous connaissez les extrêmes, mais la moyenne, le médian et les courbes matheuses.

Le jury déplore que l'équipe s'intéresse aux lettres et néglige les chiffres. L'ordinateur vient à la rescousse, opère le total des totaux, le divise par le nombre de participants et en une demi-seconde crache : 11,163636 comme note moyenne des nouvelles jugées. Le jury se félicite que son barème s'arrête un peu au-dessus du milieu entre 0 et 20, mais ignore quelle conclusion en tirer.

Conseils aux futurs candidats

Dans quelques rapports sérieux, le jury a remarqué cette rubrique. Il a convenu d'en formuler trois :

- lire le règlement avant de se précipiter
- préparer un plan, plutôt qu'obliger le lecteur à comprendre où vous voulez le mener
- relire tous les aspects du texte : ai-je dérivé de mon intention première ? mon orthographe est-elle soignée ? la chute surprend ou émeut-elle ?



Le cordon

J'ai vraiment fière allure dans mon déguisement. On ne me reconnaît plus. Le seul problème est que nous sommes tous déguisés et masqués, y compris donc Fanny. Mais bon, je suis certain de pouvoir la retrouver, moi, entre cent, entre mille s'il le faut...

Je serai capable de discerner ses boucles dorées, son regard angélique et sensuel à la fois, son sourire qui appelle à la complicité et prometteur d'heureux instants, lui qui est si cajoleur et exprime tant la gaieté et la fraîcheur. Je ne la confondrai jamais avec une autre, c'est sûr ! Sa peau au teint laiteux est si parfaite qu'on dirait celle d'une grande dame ! Et ses formes généreuses aussi, même dissimulées sous une cape, sous une robe à volants, sous un voile flottant ! Non, impossible de se tromper. Ce soir, je vais me lancer. C'est la fête pour tout le monde de toute façon. Et je me sens moi-même pris dans l'élan, j'ai le courage d'un étalon de la cavalerie royale.

Certes, nous sommes nombreux à nous activer ainsi autour de l'immense table dressée entre les vases flamboyants apportés tout exprès sur cette esplanade. Et d'antre que les cuisines sont lointaines lorsqu'il faudra porter à bout de bras les plateaux lourdement chargés de victuailles ! Et que j'aurai envie d'y goûter ! Personne n'y verrait rien. Sauf Xavier à qui aucun écart de notre conduite n'échappe jamais. Il voit tout celui-là et se trouve à l'endroit et au moment où on ne l'attend et ne le voudrait surtout pas.

La nuit tombe sur le parc, sur le château. Le domaine de Versailles scintille de mille feux et sa Majesté rayonne de tout son éclat. Pourtant il est jeune, à ce qu'il paraît. Mais un roi n'a pas d'âge. Je l'ai vu passer tout à l'heure, avant que nous allions nous déguiser, sur son cheval empanaché, je m'étais arrêté. Tout le monde était figé sur place. Quelle magnificence dans son armure argentée ! Et son cheval caparaçonné de tissus flamboyants, revêtu d'un harnais d'or, d'argent, serti de pierreries.

— Tu sais qui c'est ? m'a provoqué Manon avec espièglerie.

— C'est le roi, ai-je bêtement répondu.

— Imbécile ! dit-elle. Je veux dire qui il est censé représenter ?

Heureusement que Fanny n'était pas à côté de nous. Quelle effrontée cette Manon. Elle me cherche un peu. Elle déambule autour de moi, mine de rien, avec sa gorge grand-ouverte sur une poitrine qu'elle sait être généreuse, à la vue tout du moins. Elle sait prendre des airs enfantins, mais je ne me laisserai jamais avoir par son petit sourire mutin.

— Alors, dis-le-moi, toi qui sais tout !

Elle a haussé les épaules, agité ses longs bras fins, et sourit en même temps avec une moue faussement innocente en pinçant ses lèvres qui semblait dire : ah oui, j'oubliais, tu ne pouvais pas savoir... mais en disant :

— C'est le chevalier Roger, bien sûr. Avant d'ajouter : J'ai pu récupérer un livret du programme de la fête. Je pourrai t'en faire la lecture un jour... ou un soir, si tu le veux. Mais, je te préviens, ça fait près de soixante pages. Et attention à ne pas s'endormir en ma compagnie, je serais vexée !

Ayant fait partie de la Maison du Roi quand celle-ci était au Louvre, cette Manon connaît pas mal de choses. Par contre, Fanny l'a rejointe à Versailles, comme moi et c'est pourquoi on s'entend si bien... peut-être plus que ça, j'espère. Moi, je suis d'ici, du bourg et elle vient je ne sais plus trop d'où, mais son ancien patron, un prieur, connaît quelqu'un à la cour je crois. En tout cas, je ne me lasse jamais d'admirer son visage aux traits délicats, encadré de ses longs cheveux blonds.

Je profite des quelques instants avant les grandes manœuvres pour aller en quête de son beau minois.

Ah, qu'il est difficile de marcher de nuit avec ce masque ! Je ne sais pas ce qu'il représente. Xavier a décrété que j'étais déguisé en janissaire. S'il le dit, pourquoi pas, je ne sais pas trop ce qu'est un janissaire, une sorte de soldat turc, m'a-t-il expliqué. Sûrement. Les turqueries, ça devient à la mode. Mais ce casque emplumé est lourd. Certes, il est bien décoré, mais avec cette épaisseur sur la tête, ça devient malhabile de la bouger. Je me demande comment ils font là-bas pour se battre avec ça sur le dessus du crâne. Nos Cent-Suisses sont mieux lotis. C'est moins fastueux, moins voyant, mais plus commode. Bon, au moins, je vais plaire comme ça à Fanny, si elle me reconnaît autant que moi je la reconnaîtrai entre toutes.

Les voilà les marmitonnes qui commencent leur va-et-vient entre les cuisines et les tablées. Que d'embûches sur le parcours ! Ces flambeaux sont beaux mais ont plus tendance à nous éblouir quand on marche qu'à nous guider. J'aurais intérêt à faire attention où je mettrai les pieds. Encore heureux qu'il ne pleuve pas. Notre souverain a de la chance, organiser une fête en cette saison, c'était une gageure. On s'en sort avec une petite brise frisquette. Fanny avait tort, elle qui avait dit :

— Tous ces pauvres gens qui vont avoir leur robe et leur justaucorps trempés !

— Et nous, que deviendrons-nous sous la pluie avec nos tenues ? avais-je répliqué.

— Tu ne voudrais donc pas me voir avec une tunique collée à la peau ?

Cela m'avait laissé pantois, l'air idiot. Je manque souvent de répartie. C'est vrai que je pourrais regretter qu'il ne pleuve pas. Bon... n'y pensons plus. Ces accoutrements

sont formidables, mais je vais devoir m'approcher pour reconnaître ma promesse.

Les torches habillent le parc d'une lumière envoûtante qui donne des ailes et des recoins plus sombres. C'est là que je devrai tenter ma chance avec Fanny. Lorsqu'elle aura apporté ses plats et qu'elle repartira vers les Grands Communs, je me trouverai sur son chemin, au détour d'un buisson, sans lui faire peur ou la brusquer. Et nous irons dans un bosquet. Oh, pas longtemps, juste le temps que je m'enivre de sa présence, de ses fraîches lèvres ourlées.

— La vois-tu, en face ?

— Qui donc ? Dis-je sans même me tourner vers celle dont je crois reconnaître la voix et qui me suit partout comme si j'avais besoin ce soir d'un précepteur. Cette Manon donc, puisque c'est encore elle en effet, paraît s'inquiéter de mon ignorance qu'elle se plaît parallèlement et avec malice – je la reconnais bien là – à souligner.

— Mademoiselle de La Vallière, bien sûr. Sais-tu que toute cette fête lui est dédiée en secret. Elle est à la table de notre Reine et de la Reine Mère qui sont officiellement à l'honneur, mais personne n'est dupe, vois-tu.

Je ne l'aurais pas reconnue, la fameuse favorite de notre souverain. Pourtant, qu'elle est belle ! Blonde, cheveux fins ondulés, épaules charnues, elle est gracieuse, délicate. Et même si je ne la distingue pas trop de si loin, je devine que son regard est doux au milieu de son visage sésaphique, on dirait ma Fanny. Tiens, mais la voilà justement ma tendre amoureuse. Elle est admirable avec sa longue tunique blanche qui laisse dévêtus ses jolis bras blancs. Elle a un masque doré, mais c'est bien elle. Elle porte un lourd plateau en cuivre, empli de délicatesses.

— Tu ne te trompes pas, c'est bien Fanny là-bas aussi, me susurre encore Manon. Son costume est charmant, n'est-ce pas ?

Décidément, elle m'observe cette Manon.

— Oui, et ça la met en valeur.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Comme ça mettrait en valeur toutes les jeunes femmes.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Comme ça...

— Je comprends où tu veux en venir, tu as la même tenue, dis-je après m'être retourné vers Manon.

— Pas exactement. Tu ne regardes pas attentivement. Ou plutôt tu ne vois qu'elle et ne me remarques même pas. Comme d'habitude...

— Mademoiselle est jalouse peut-être...

— Moi, jalouse ? C'est plutôt pour te dégrossir gros niaud que je t'aide comme ça ! Mais, ne vois-tu pas ce cordon à la ceinture ? Le mien est doré, le sien est argenté.

Effectivement, mais c'est subtil, surtout quand la lueur des torchères vernit les tonalités. Mais, je pense avoir fait

mouche. Manon s'écarte enfin. Je la vois s'éloigner d'un pas compassé. Pourtant je devine à son allure qu'elle est contrariée. Serait-elle vexée ? Non, cela doit faire partie de ses stratagèmes. Mais pourquoi entreprend-elle donc tout ça ? Que cherche-t-elle à la fin ? Elle doit être jalouse de nous deux, Fanny et moi, elle qui n'a pas d'amoureux à se mettre sous la dent. Pourtant, elle n'est pas si laide que ça, surtout quand elle est dégouillée.

— Eh, La Gargouille ! Dépêche-toi de rejoindre les rangs ! Le service commence.

Ah ce Jeannot, faut-il toujours qu'il m'appelle La Gargouille.

— C'est bon, j'y vais. J'aurai effectué plusieurs allers et retours que tu en seras toujours avec ta première carafe.

Je m'y mets. Mais, que ces plats en cuivre sont lourds. Et ma panoplie n'arrange rien. J'espère au moins qu'elle plaît à ma dulcinée. Et que ce chemin en pente est long ! Ils n'auraient pas pu installer les tables plus près ? Bon, les torchères sont nombreuses et la vue du château est magnifique d'ici. Mais personne n'a pensé à nous, les pauvres domestiques. Ah, toutes ces belles Dames, ces beaux Messieurs ! Ils se réjouissent de figurer parmi les invités – il y en a six cents a dit Xavier – mais s'ils avaient moins d'appétit ou des goûts moins délicats, nous n'aurions pas autant de services à assurer... Mais c'est vrai aussi que je n'aurais sans doute peut-être pas l'occasion de croiser Fanny pour l'entraîner discrètement dans les fourrés, comme je compte le faire, s'il n'y avait eu autant de monde à cette soirée.

J'espère que je ne vais pas faillir à mon service, j'avoue être un peu fébrile ce soir, sans doute grisé par toutes ces odeurs de la terre qui émanent du parc avec la fraîche humidité du soir. J'ai hâte de nous retrouver tous deux à l'écart des autres, dans le sous-bois. Et puis, j'avoue avoir été excité par ces parfums respirés au-dessus de la table des convives. J'ai vu de si près, comme jamais, et à pouvoir les toucher, tant de belles dames, aux peaux si pures et fraîches. Tout cela paraissait improbable, mais leur chair m'était pourtant palpable. Et toutes ces étoffes, si chatoyantes, si riches, si matérielles ! Que cela présage du bonheur imminent de savourer la beauté de Fanny !

Je me suis donc disposé en embuscade. J'ai laissé mon plat vide sous un buisson où je le reprendrai tout à l'heure.

Pour l'instant, tout fonctionne à merveille. Elle ne devrait pas tarder. Je l'ai vue passer, chargée elle aussi. Et je crois qu'elle m'a reconnu.

En effet, la voici qui se profile dans ce passage idéal. Sa tunique est immaculée, cintrée d'une cordelette grise, tandis que la dorure de son masque reste étincelante malgré la pénombre.

Je bondis de l'ombre face à elle. Je vibre d'émotion. Je l'interpelle. Elle ne me répond pas, du moins choisit-elle de ne pas le faire tout de suite. Elle paraît surprise par mon

audace, mais continue son chemin, comme si elle m'invitait. Je m'exécute, mais me rapproche d'elle, la saisis par le bras. Elle s'arrête, me fixe derrière son masque. Elle pose avec assurance son plat à ses pieds ; je lui prends la main cette fois. Elle se laisse entraîner dans les fourrés.

Les branchages craquent sous nos pas. Une fois à l'écart, je l'invite à s'asseoir. Je me dispose à ses côtés. Nous sommes dans l'obscurité.

Je m'accôle à elle et je l'embrasse. Une fois notre premier baiser consommé, je m'écarte pour tenter d'admirer dans le noir son visage en lui baissant le masque.

— C'est moi !

Bon sang ! C'est Manon !

— Tu es déçu ? fait-elle avec un sourire sur lequel je lis malgré tout de l'amertume.

J'hésite... Comment a-t-elle pu me tromper à ce point ? Comment ai-je pu me laisser abuser ? Moi qui croyais pouvoir reconnaître Fanny entre toutes. Je regarde son cordon de tunique.

— Oui, on en avait changé, me confie-t-elle. J'espère que tu ne m'en veux pas trop de cette petite plaisanterie.

Je devine ses yeux grand-ouverts et son regard coquin, mais sa voix est implorante en même temps. Serait-elle sincère ? Je vais finir par le croire. Je me laisserais presque attendrir et excuserais cette malice à mes dépens.

— Fanny était d'accord pour te faire cette surprise, ajoute-t-elle comme si elle perçait mes pensées en cet instant précis et pour m'inciter à fléchir en sa faveur.

Je me laisse donc glisser sur la pente languide.

— Ah bon ? dis-je.

Avant d'ajouter sur un ton que je veux plus viril et résolu :

— Alors pourquoi ne pas profiter du moment présent après tout ?

Ce qui nous a plu

Un récit un tantinet historique, où les petites gens vivent les mêmes émotions que les grands. De plus, un badinage que n'aurait pas renié Molière, voilà de quoi charmer le jury.



Une toile dans une nuit

La petite demeurait introuvable : les yeux de Nour, plissés jusqu'à l'extrême, balayaient la droite, la gauche, les angles morts, et ce plusieurs fois. Tout devenait cachette, tous les arbres, toutes les poubelles, le moindre buisson et même chacune des poussettes posées devant des parents aux airs de complices. Leur apparente innocence agaçait d'ailleurs la jeune femme, qui tapait du pied en observant leur manière de laisser glisser les contrariétés sur leurs visages fatigués. Ils ressemblaient à d'heureux résignés ces jeunes parents, trimballant une flamme éteinte dans leurs corps troués. Ils souriaient tout de même. La petite restait introuvable et Nour s'interrogeait sur le laps de temps au terme duquel il fallait s'inquiéter quand une gosse de cinq ans ne réapparaissait pas lors d'une partie de cache-cache. Sa sœur ne lui avait pas spécifié ce genre de détail. Cinq ans, qu'est-ce que ça représente ? Quelle forme a un cerveau de cinq ans ? Est-il seulement capable de ressentir l'inquiétude ou de percevoir celle des adultes ?

Nour fut tirée de ces pensées gazeuses par une petite main agrippant l'arrière de son pantalon : la petite dans ses bottes rouges et son ciré jaune, juste là, derrière elle. Rien saisi, rien entendu, et déjà la frimousse blonde qui se fondait dans un sourire édenté, jubilant d'avoir trompé sa tante qui, elle, n'en menait pas large. La jeune femme sourit tendrement aux deux grands yeux hilares, mais elle sentit grossir une boule dans son ventre : cette manière de se faire surprendre la ramenait à sa propre vulnérabilité, aux failles trop creusées qui sillonnaient l'image qu'elle se construisait d'elle-même. Et ce parc pailleté de couples brillants et légers, si responsables, n'arrangeait aucunement ce constat. La tante prit la main de la petite, rentra la tête dans les épaules pour avoir un peu moins froid et se mit en marche. Le vent était laid aujourd'hui, et il ne se privait pas de lécher le moindre petit bout de nuque.

Nour n'avait plus rien peint de satisfaisant depuis plusieurs semaines. L'appartement sous les toits exhalait une odeur fermée, grise. Elle y avait emménagé pour l'abondance de cette lumière septentrionale qui se diluait dans le volume de l'unique pièce, mais en cette fin d'automne, la nuit, un peu plus hargneuse, faisait le siège de la verrière. L'espace étriqué était réparti de telle manière que, pour aller se doucher, la jeune femme passait devant ses toiles rangées sous la pente du toit au point le plus bas. Ses petites frustrations, sa collection d'avortements. Elle les regardait quelques secondes, cherchant le dialogue, l'énergie au fond de son estomac, l'élan qui tendait ses muscles en-

core quelques mois auparavant. Le vide répondait à chaque fois. Ou plutôt l'absence de matière, l'absence de substance et de gloire étalée à l'huile sur divers formats qui ne lui parlaient plus. Alors elle courait mêler ses larmes aux vapeurs d'une douche brûlante qui durait jusqu'à ce que ses muscles y soient fondus, sa seule chance de trouver le sommeil.



Ce soir, l'eau chaude coulait sans effets : les mollets de la jeune femme, comme possédés, réclamaient plus de contractions inutiles ; elle retournait son corps sans relâche et son ventre se nouait, ses yeux ne se fermaient plus et les pensées sombres valsaient comme autant d'oiseaux noirs devenus fous à force de rester enfermés sous la toiture. Nour, froide et transpirante, s'assit

sur le matelas, respirant pendant de longues minutes. Puis elle tenta de descendre en elle, espérant trouver la rupture. Enfin, le silence. Cette nuit, elle était seule : ses paupières humides s'ouvraient et se fermaient alors que dans chaque détail de l'espace caressé par la lumière blanche de la lune, les heures se succédaient sans bruit.

Au plus profond de cette angoisse sans limites, alors que ses poings crispés imploraient ses paupières de se tenir fermées et qu'elle les pressait de ses doigts pour mieux les figer, elle les vit soudain. Devant elle, en elle, une lente procession de formes colorées jaillissant du noir, une masse de serpents brillants réagissant à la pression de ses mains, engravant la lumière dans la face intérieure de ses paupières ; tantôt filaments de rouges orangés sortis de la chair irriguée par le sang chaud, tantôt traînées de flammes roses côtoyant des bleus électriques et éphémères, comme autant de petits éclairs éclatés sur de sobres masses pourpres se dégradant elles-mêmes lentement vers un noir mâtiné de vert qui semblait bâtir le corps de ce spectacle fascinant. Nour ne bougeait plus, ne voulait plus sortir, et la jeune femme intensifiait la pression de ses doigts pour déployer plus fort la chorégraphie qui se jouait derrière les petits rideaux de peau.

Le lendemain matin, alors que les bruits du jour frappaient dans le lointain, Nour comprit qu'il lui deviendrait vital de peindre les danseuses nocturnes.

Parmi la gamme riche, le bleu de Prusse semble convenir : il est profond, nuageux comme les plus larges des tâches, celles qui traînaient dans les fonds de la sphère noire de la nuit dernière. Le rouge aussi sonne juste dès qu'il est relevé d'un peu de rose orangé. Après deux

heures pleines passées dans le magasin, Nour paraît satisfaite des couleurs : les peintures semblent vibrer dans son panier, prêtes à se jeter sur le réel. La jeune femme n'a plus connu la satisfaction depuis plusieurs semaines et elle sent la chaleur dans son ventre à cette pensée. Avec le sourire, elle installe une nouvelle toile sur le chevalet avant de fermer les yeux quelques secondes, dans l'idée de visualiser à nouveau son sujet.

Dans l'intimité de ses paupières, plus rien, ou si peu : quelques vagues variations lumineuses s'estompent aussitôt nées, sans force et sans vie. Nour se donne quelques minutes, mais les tentatives suivantes ne sont pas différentes. Elle sent sa poitrine écrasée, comme si ce qui pouvait la rendre heureuse était condamné à rester glissant, fugitif et trop brillant pour être caressé.

Cependant, la jeune femme ne veut pas abdiquer : elle sait que quelque chose en elle resterait brisé pour le restant de sa vie. Alors, elle lève la tête vers le soleil haut perché à travers la verrière : s'abreuvant du blanc vif, elle le fixe jusqu'à en pleurer quelques petites larmes puis, pleine d'espoirs, se pince les lèvres et ferme à nouveau les yeux, pénétrant ce monde excitant qu'elle apprend à découvrir. Le spectacle qui s'offre à elle est fascinant, bien plus intense que la déception qui l'avait précédé : en elle, la structure de la verrière détaillée en lignes droites d'un jaune brûlé, quasiment blanc et délicatement tamponné d'un rose pâle sur ses limites extérieures. Nour rouvre les yeux et se met à peindre frénétiquement, le corps habité, électrique. L'image disparaît à mesure qu'elle approche son pinceau de la toile. Elle tente de la revoir, mais une copie plus faible, plus terne apparaît chaque fois. Sa mémoire n'imprime pas, les couleurs changeantes ne se laissent pas saisir et plongent vers l'arrière-plan obscur, vers le noir étouffé qui gonfle sans repos dans ses rétines. Pour ne pas perdre l'image, elle presse ses doigts sur ses paupières, et dans un sursaut elle voit l'obscurité découpée par les lignes gonflées de sa verrière. Encore quelques coups de pinceaux jetés sur la toile et l'image s'évapore à nouveau, cette fois pour de bon. Nour s'adosse contre le mur, puis se laisse glisser jusqu'à échouer sur le parquet. Là, une tristesse énorme l'envahit, plus profonde que celle qu'elle côtoie chaque nuit, plus solide aussi.

Depuis une semaine, la peintre désarmée avance comme un corps rigide et froid à travers les bouts de journées qui se présentent face à elle. La nuit n'est pas plus profitable. L'idée ne la quitte plus, mais se liquéfie à chaque tentative. Ses bras tremblent à l'idée de voir, sitôt les paupières ouvertes, les petites fées sombrer dans la substance sombre qui avale tout. Elle se renseigne alors, par tous les moyens, mais personne n'a jamais réussi à peindre de manière convaincante ces troublantes fresques intérieures. Ce qui s'en approche le plus est décevant : rien de ce qu'elle

trouve ne vibre, rien ne restitue la moitié de la fascination qu'elle éprouve, mains posées sur le ventre, lorsqu'elle s'allonge et qu'elle clôt ses paupières.

Alors, un soir où une fête lointaine force la verrière pour isoler un peu plus Nour de ses contemporains, la jeune femme acte ce qui a commencé à lui courir dans le crâne quelques jours auparavant, au fond d'une nuit éprouvante. Elle descend acheter une bobine de fil noir, le plus solide, trois aiguilles et du désinfectant. Elle remonte chez elle, heureuse d'avoir su décider, et se met à l'ouvrage. La peau est fine, la douleur vive et plusieurs heures y passent. La dernière couture est la plus délicate, alors Nour va chercher encore plus haut dans la paupière. Elle sent des gouttelettes de sang chaud couler sur ses joues, et, avant de ne plus les voir, se plaît à observer ces larmes rouges qui sèchent sur sa peau blanche en lui donnant l'air d'une immense femme sans passé ni avenir.

L'opération a fonctionné, Nour semble avoir évité l'infection. Depuis cinq jours, elle se découvre à nouveau, donnant de l'attention à des parties oubliées de son corps. Elle entend le monde un peu plus fort, pour le meilleur et pour le pire. Surtout, elle peut les voir, enfin. Elle se repose au cœur de longues séances d'une plongée lancinante dans les abysses colorés de son nouveau monde, de son nouvel habitat intime. Elle découvre l'espace de son logement, vaste et si varié. Elle prend le temps d'appeler deux amies qui lui sont chères, leur parle de longues minutes, assise et paisible tandis que les plaies sur ses paupières la tiraient un peu. Elles ne comprennent pas. Elles n'arrivent pas à saisir que la douleur n'est jamais qu'une information de plus dans un monde saturé : mieux encore, la douleur fait partie intégrante du processus de création, qui permet de peindre le relief des choses plutôt que de se perdre à tenter d'en saisir l'absence.

Nour se dirige vers son chevalet, traversée d'une excitation aiguë, la main caressant la cloison pour trouver son chemin. Le parquet craque, elle touche le support de ses tableaux, il n'a pas bougé : la toile est posée dessus, blanche et imperturbable. Elle cherche à tâtons la petite table qu'elle avait installée il y a quelques jours. Elle la repère, tous les tubes de peinture s'y trouvent, bien alignés. Nour n'a conservé que six couleurs : le noir, mat et le blanc, légèrement brillant, pour essayer d'encapsuler la puissance de la lumière et celle de son absence. Puis un rouge versant sur le pourpre, une couleur de corps, une couleur pour les vastes étendues qui disparaissent lentement. Un orange saumoné qui forme dans le même élan les vestiges et les frontières de certaines lumières chaudes, secondaires à la rétine mais si fondamentales. Enfin, un bleu et un vert, électriques, nets, qui saignent l'encre noire pour esquisser la rémanence des formes oniriques, grandes fugitives de l'espace obscur qui s'étale dans les yeux de la jeune femme.

Tout est là, Nour se lance. Elle avance prudemment au début, cherchant ses gestes pour ne pas faire tomber les tubes, palpant les bords du cadre pour mieux s'y situer. Elle appuie de temps en temps sur ses paupières pour figer l'image, quelques larmes coulent parfois. Cette fois, l'image reste visible et elle peint à travers la paroi de sa peau, jetant sur la toile ce qui se joue dans ses yeux clos. Elle peint, elle ne pense plus, la structure du monde pourrait être toute autre que cela ne changerait rien à la minute présente dans laquelle Nour se fond, avalée par son art et immergée dans un espace fondamental qu'elle dévore, béate et suspendue.

Plusieurs heures plus tard, Nour s'assied par terre, le dos contre la cloison, vidée. Elle a tout donné à cette toile : jamais elle n'avait peint dans un si féroce abandon d'elle-même. Le souffle lui manque, des vertiges se forment dans sa tête, tournant à nouveau comme des oiseaux noirs. Des larmes fraîches coulent sur les larmes sèches.

— La toile est finie, se dit-elle. Elle est sûrement belle et je vais couper ces fils pour la voir. Oui, c'est cela que je devrais faire.

Une angoisse sourde ne la quitte pas, la jeune femme voit les prairies colorées dans lesquelles elle échappe au monde et, dans la torpeur du jour renaissant, il lui est impossible de se résoudre à crisper devant ses yeux les regards et la perte, les jugements et la désillusion sans limites. Alors, Nour s'allonge une fois de plus, fixant la verrière et la beauté chaude de ses lignes abstraites.

Félix Lacoïn



Ce qui nous a plu

Nouvel alliage entre la littérature et un autre art : la peinture. Félix ne s'en est pas contenté, il a ajouté la quête de la cécité volontaire, l'introspection absolue de l'artiste. Parfois, pour trouver nos mots, nous fermons les yeux ; l'idée de nous suturer les paupières ne nous était jamais venue... à suivre !

Pépites de lecture

Les informations quotidiennes contiennent les notes de lecture rédigées par l'équipe de La Piterne. Leurs amorces sont reprises dans le bulletin hebdomadaire auquel vous êtes chaleureusement conviés à vous inscrire, il est au même prix que ce magazine : gratuit !

Au cours des mois précédents, nous avons apprécié :

- Gustave Aimard : *La Tour des Hiboux* (bouquineux.-com)
- Collectif : *Étoiles d'encre* n°85 et 86 (éditions Chèvre feuille étoilée)
- Collectif : *13 à table !* (éditions Pocket)
- Sergueï Dounovetz : *Un piranha ne fait pas le printemps* (Zinédi)
- Pierre Efratas et Gilles Pivard : *Il était une fois... Les contes et légendes de Normandie* (Zinédi)
- Uli Wittmann : *Le crocodile blanc et autres hasards* (Mercure de France)

Père Noël vous a apporté un bon d'achat en livres, demandez les meilleurs recueils à votre libraire.

Sinon, réclamez-les à votre bibliothécaire et zieutez les boîtes à lire.

Pour les casaniers, les sites mis à l'honneur sont :

- Angle mort : angle-mort.fr
- Bibliothèque numérique romande : ebooks-bnr.com et le recueil *Village de dames* de T. Combes
- Jets d'encre : jetsdencre.univ-lyon1.fr

Si avec ces bonnes lectures, vous trouvez l'hiver trop long, deux solutions s'offrent encore à vous :
les revues ou notre concours

Revue gratuites en ligne

Behigorri		Dear Bear
	L'Indé Panda	
Reticule		Squeeze

Concours de La Nouve

Le thème

- × prendre un des mots de l'opération *Dis-moi dix mots* comme titre de votre nouvelle,
- × l'écrire avec 10 000 à 15 000 signes (titre et espaces compris)
- × l'adresser avant le dimanche 26 février minuit à la.piterne@orange.fr

L'opération *Dis-moi dix mots*

année-lumière	avant-jour	dare-dare
déjà-vu	hivernage	lambiner
plus-que-parfait	rythmer	synchrone
	tic-tac	

Notre perception et notre rapport au temps sont questionnés avec la thématique *Dis-moi dix mots à tous les temps*. Maîtrisons-nous le rythme de notre vie ou celui-ci nous dépasse-t-il ? Peut-on encore perdre son temps dans une société où le temps s'accélère en permanence ?

Les dix mots illustrent la richesse de la perception du temps : temps long ou lent, résurgence du passé dans le présent, le temps qui donne le tempo à nos journées, le temps qui modèle nos usages quotidiens et culturels, le temps des débuts ou encore les verbes du temps. Ils invitent à réfléchir aux moyens de se réapproprier le temps, concilier le temps personnel et le temps collectif

La Piterne, animal légendaire de Normandie, pense au temps qu'il fait (froid hivernal, canicules estivales, temps dérégulé) et aux moments de l'existence (temps de l'enfance, des amours, du travail ou des vacances, etc.)

De la précédente expérience, on a tiré des leçons et on vous recommande les points suivants :

- × document aux formats .odt, .doc ou .docx
- × exclusion des pdf, éliminés
- × mise en page la plus légère possible
- × un simple tiret avant les dialogues

Dans ces conditions, nous gagnerons en temps et en efficacité pour lire vos œuvres.

